

Le nomadisme châtelain IX^e - XVII^e siècle

*Actes du sixième colloque international
au château de Bellecroix
14-16 octobre 2016*



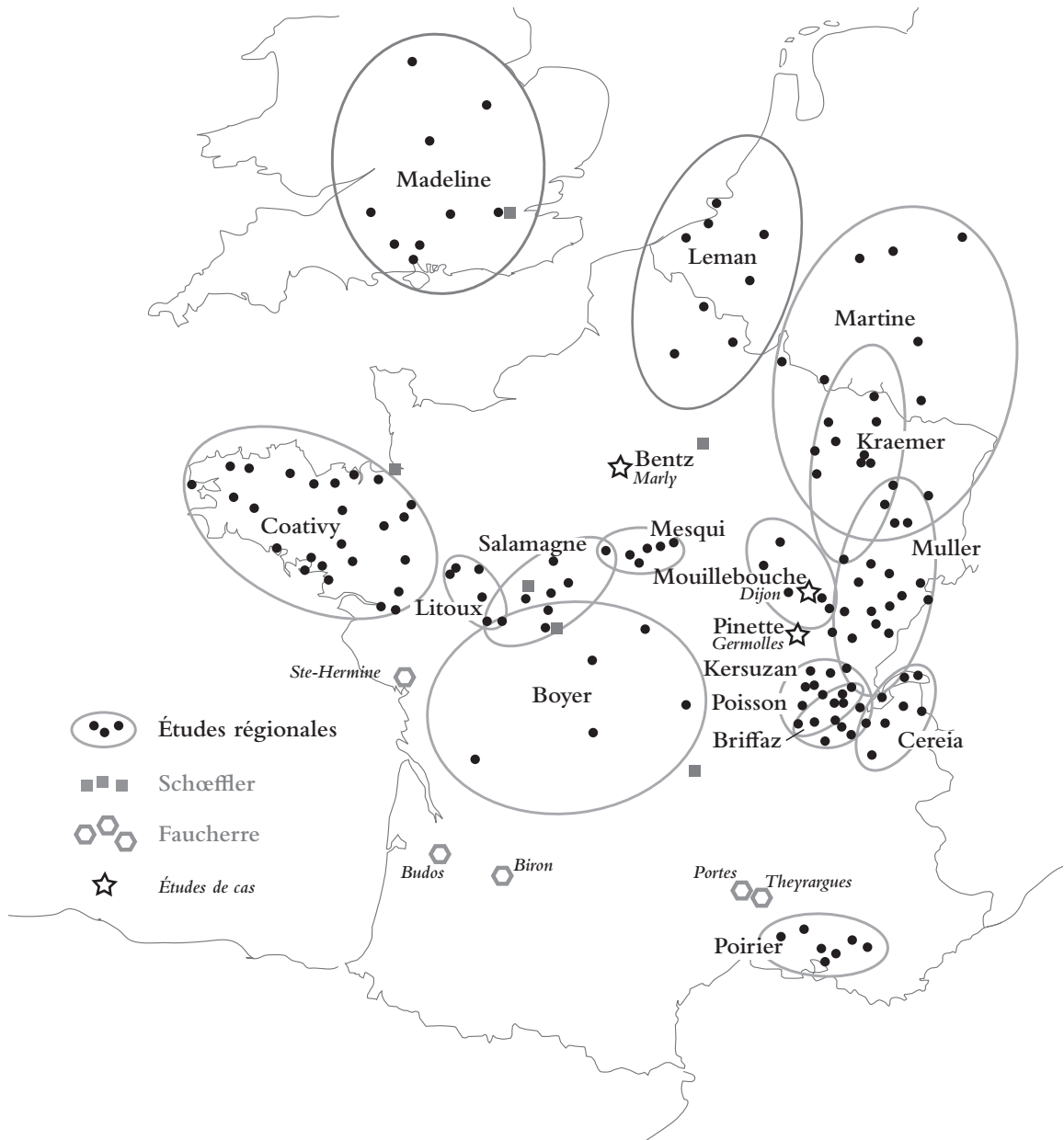
*Sous la direction de
Nicolas Faucherre, Delphine Gautier, Hervé Mouillebouché*

Édition du centre de castellologie de Bourgogne

Sommaire

NICOLAS FAUCHERRE, <i>Introduction</i>	8
Jean-François BOYER, « Palais en mouvement » : l'exemple du royaume carolingien d'Aquitaine	16
Tristan MARTINE, <i>Des mobilités contraires ? La naissance du nomadisme châtelain dans la Lotharingie méridionale des ^x et ^{x^e} siècles</i>	28
Fanny MADELINE, <i>Logistique et approvisionnement des demeures royales en Angleterre au ^{xii^e} siècle</i>	46
Marlène POIRIER, <i>Hiérarchisation des demeures seigneuriales et nomadisme chez les seigneurs des Baux aux ^{xii^e} et ^{xiii^e} siècles</i>	60
Vianney MULLER, <i>La mobilité des seigneurs de Neuchâtel-Bourgogne (^{xiii^e}-^{xvi^e} siècle)</i>	82
Charles KRAEMER, <i>Des grandes déambulations aux voyages fantasmés : les princes de Bar en mouvement, du ^{xii^e} au ^{xvi^e} siècle</i>	104
Matthieu PINETTE, <i>Le château de Germolles : l'organisation d'une résidence de Marguerite de Flandre</i>	130
Victorien LEMAN, <i>Mobilités et villégiatures princières : l'exemple des ducs Valois de Bourgogne (1363-1477)</i>	144
Hervé MOUILLEBOUCHE, <i>La cour ducale à Dijon aux ^{xiv^e} et ^{xv^e} siècles Préparations, installations et départs</i>	160
Florentin BRIFFAZ, <i>Le nomadisme châtelain des sires de Thoire-Villars au miroir des registres de comptes. Pratiques seigneuriales et culture nobiliaire au ^{xiv^e} siècle</i>	186
Daniela CEREIA, <i>Les réseaux d'eau et de terre et les déplacements de la cour de Savoie (fin du ^{xiv^e} - début du ^{xv^e} siècle)</i>	212
Alain KERSUZAN, « Le prince arrive, faisons le ménage... »	224
Jean-Michel POISSON, <i>L'installation et la résidence des officiers châtelains dans les châteaux comtaux savoyards au ^{xiv^e} siècle</i>	238
Emmanuel LITOUX, <i>Maîtrise d'ouvrage et itinérance : les chantiers angevins du roi René (1434-1480)</i>	252
Yves COATIVY, <i>D'un château l'autre Le nomadisme châtelain des ducs de Bretagne aux ^{xiii^e} et ^{xiv^e} siècles</i>	270
Jean MESQUI, <i>Châteaux et chasses royales dans les forêts de l'Orléanais au Moyen Âge Le nomadisme résidentiel et ses effets sur l'activité castrale</i>	284
Alain SALAMAGNE, <i>Louis XI, le roi itinérant (1461-1483)</i>	316
Bruno BENTZ, <i>Les voyages de Marly sous Louis XIV</i>	332
Pierre SCHÖFFLER, <i>Le détenu nomade, ou la gestion des prisonniers lors de l'itinérance du châtelain et de sa cour</i>	344
Michel HUYNH, <i>Une approche matérielle du voyage des princes</i>	358
Monique CHATENET, <i>Conclusion. L'itinérance à la cour de France au ^{xvi^e} siècle</i>	364

Répartition géographique des études



Abréviations

AD : archives départementales.
 AGR : archives générales du royaume (de Belgique).
 AN : Archives nationales.
 BM : bibliothèque municipale.
 BnF : Bibliothèque nationale de France.
 CeCaB : Centre de castellologie de Bourgogne.
 C^{ne} : commune.



Châteaux et chasses royales dans les forêts de l'Orléanais au Moyen Âge

Le nomadisme résidentiel et ses effets sur l'activité castrale

Jean MESQUI

Docteur ès lettres / UMR 6 223 CESCUM Poitiers.

Résumé

Dans un article récent, Élisabeth Lalou a magistralement montré, à l'aide de l'itinéraire du roi Philippe IV, l'itinérance permanente de la cour dans des espaces résidentiels liés à l'activité cynégétique du souverain ; elle a mis en exergue cette itinérance au sein du massif forestier de la forêt des Loges particulièrement prisé par le roi, avec le massif des forêts de Retz, Cuise et Halatte. Il est intéressant de montrer comment cette itinérance a pu engendrer une activité constructrice jusque là peu connue, Philippe le Bel étant essentiellement renommé pour la construction de la grande salle du Palais de Paris et de la Conciergerie. Des travaux récents du cabinet Arcade ont ainsi permis de caractériser une œuvre considérable du roi à Châteauneuf-sur-Loire, qui amènent à questionner d'autres châteaux, tels Montargis ou Mez-le-Maréchal dans la forêt des Loges. Cette communication sera ainsi l'occasion de mettre en valeur une nouvelle face de l'activité de bâtisseur du roi Philippe le Bel.

En 1313, le roi Philippe le Bel fit l'acquisition du château et de la seigneurie de Mez-le-Maréchal, où il avait passé quelques jours en juillet de cette année¹. Si ce château est emblématique aujourd'hui pour les spécialistes de fortification, il va de soi que le roi Philippe IV n'en fit pas l'acquisition pour un quelconque motif stratégique, car le royaume traversait encore pour une vingtaine d'années une paix intérieure que nul n'aurait pensée si fragile à la fin de son règne. Mez n'était destiné, en fait, qu'à servir de relais de chasse supplémentaire dans les itinéraires du roi, dont il a été montré brillamment à quel point ils dépendaient des massifs forestiers contrôlés par le roi et sa famille la plus proche². Il s'agissait d'un véritable nomadisme cynégétique, qui s'exerçait principalement dans – et entre – trois grands massifs forestiers : la forêt des Loges en Orléanais, le massif de la forêt de Cuise, Retz et Halatte, dans le nord de Paris, enfin la forêt de Lyons en Normandie, le plus récemment acquis des trois.

1. Sur Mez-le-Maréchal, voir STEIN, « Château de Mez... » : la date d'acquisition est indiquée p. 239. COL. « Mez-le-Maréchal... » reprend les données historiques de Stein. Le séjour est attesté par le don de la dîme du pain et du vin aux cisterciennes de Nemours lors de ses séjours à Mez : LALOU, *Itinéraire...* ; AN. JJ 49 n° 77 (« *Actum apud Mesum Marescalli anno Domini M^oCCC^oXIII^o mense Julii* ») ; mais l'acte mentionne explicitement la « maison royale ».

2. LALOU, *Itinéraire...* ; ID, « Le vocabulaire des résidences... » ; ID, « Entre chambre et forêt... »

3. LALOU, *Itinéraires...* : Séjours à Crécy à partir de 1294, à Crèvecœur à partir de 1294, à Becoiseau à partir de 1292. Charles de Valois achète le terrain du Vivier et y construit une résidence à partir de 1295 (CORVISIER, « Fontenay-Trésigny... ») ; Philippe IV y séjourne à partir de 1299.

4. Sur l'étymologie de l'appellation « des Loges », reprise dans le nom de plusieurs villes et villages du massif, voir QUICHERAT, « Du lieu où mourut... », qui propose une dénomination purement topographique d'origine germanique, « Loge » (*Ledium, Legium, Ledia sylva*) dérivant d'une racine germanique désignant les hautes futaies. Les historiens ont en général admis cette proposition.

5. Benjamin Guérard avait assimilé la *vicaria Lodovens* citée dans un acte de Charles le Gros en 886 avec une viguerie des Loges qui aurait compris le massif forestier (*Polyptique...* p. 83) ; voir l'acte dans *RHF*, t. 9, p. 351-352. Voir aussi DOMET, *Histoire...* p. 15-25.

6. « Aurelianenses sensim dehinc visitat agros, / Victricum villam iam pius ingreditur ; / Quo Matfride sibi pulcherrimas tecta parasti / Munera magna dabas atque placenta sibi » (« Ermoldi Nigelli Carmina », *MGH*, II Hanovre, 1829, p. 494). Voir aussi QUICHERAT, « Du lieu où mourut... ».

Mez-le-Maréchal, situé au nord de la forêt des Loges, était un relais de plus entre Montargis qui était possession royale depuis 1184, Fontainebleau, Melun, et plus loin le bois de Vincennes, ou encore la châtellenie de Crécy, acquise en 1289 de Gaucher V de Châtillon pour assurer la continuité territoriale entre Brie et Île-de-France. Continuité territoriale, continuité forestière aussi, car le massif de Crécy était l'un des plus beaux de la Brie, et Philippe IV ne tarda pas à utiliser les résidences de cette seigneurie – en particulier le château de Becoiseau, faisant même ajouter par son frère Charles de Valois une étape supplémentaire qui était celle du château du Vivier pour se rendre d'un des relais à l'autre³.

On trouverait quantité de tels exemples, très significatifs de l'environnement géo-politique du règne de Philippe IV ; ils étaient la résultante d'une stratégie continue de contrôle territorial et de cohérence foncière par les rois de France, dans une macro-région apaisée de ses conflits internes et riche d'une démographie et d'une agriculture encore florissantes dans une période climatique favorable. Le massif forestier des Loges ou forêt d'Orléans⁴ et son prolongement vers le nord-est qui forme le massif forestier de Montargis, constituent un ensemble cohérent qui permet de cerner, de façon diachronique, l'évolution de ce phénomène. On va tenter ici d'analyser un certain nombre de ces sites : leur repérage est grandement facilité par l'Itinéraire de Philippe le Bel, le règne de ce roi marquant l'apogée du nomadisme cynégétique. Après lui, il est peu, voire pas de sites, qui se rajouteront à la liste qui s'avère ainsi exhaustive.

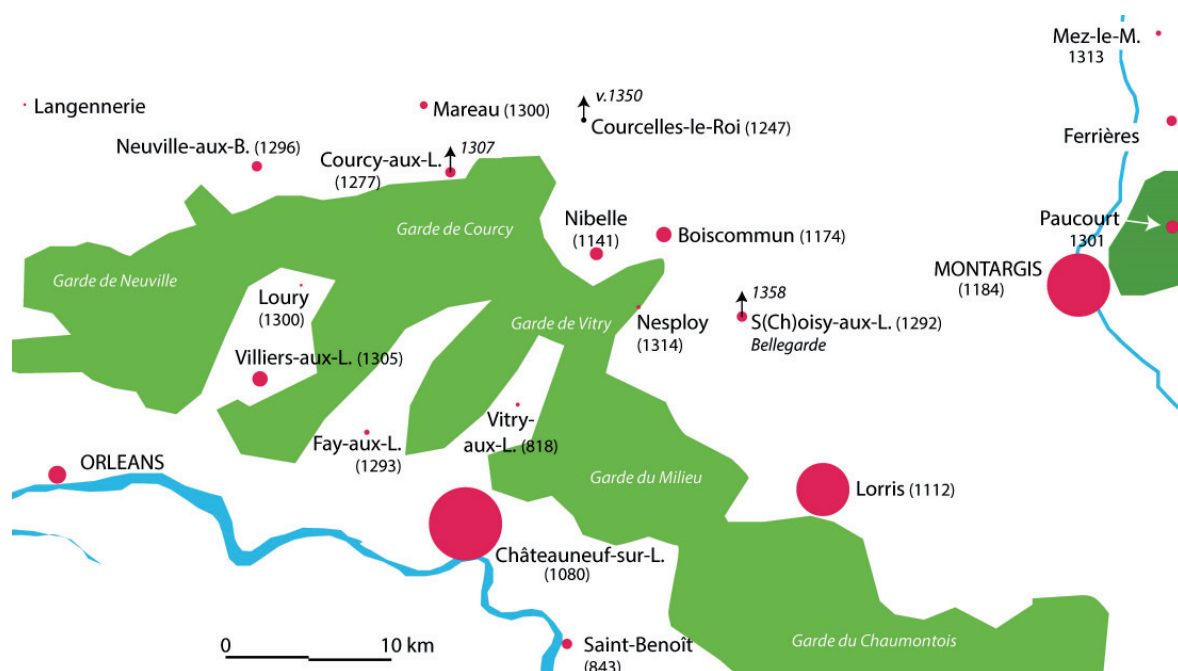
La forêt des Loges (fig. 1) est, aujourd'hui encore, une vaste entité forestière s'étendant d'Orléans à Gien, autrefois en continuité avec un massif aujourd'hui séparé situé à l'ouest d'Orléans. Elle faisait partie du fisc royal ou impérial. Dès une haute époque, des démembrements intervinrent au profit des évêques d'Orléans et de certaines communautés religieuses ; elle commença d'être assez entamée par des défrichements constituant autant d'échancrures, justifiant peut-être la création d'une viguerie à l'époque carolingienne (*vicaria*), mais l'essentiel du massif demeura propriété du domaine⁵.

Vitry-aux-Loges : de la villa carolingienne au *castrum* capétien, puis à l'abandon royal

Dès le règne de Louis le Pieux, en 818, on voit apparaître l'ambiguïté entre le domaine propre du souverain, et celui de ses délégués dans les provinces ; à cette date, Matfrid, comte d'Orléans, est célébré par le thuriféraire de Louis le Pieux Ermold le Noir pour avoir fait préparer une somptueuse résidence à l'attention de l'empereur dans la *villa* de Vitry, aujourd'hui Vitry-aux-Loges, lors de son voyage pour la campagne contre les Bretons qui eut lieu cette année⁶. On a ici la première mention d'une résidence souveraine dans la forêt des Loges.

La forêt d'Orléans fut accaparée par les comtes d'Orléans ; à partir du dernier quart du IX^e siècle, le comté fut possédé par la dynastie des Robertiens, dont le plus fameux des représentants, Hugues Capet, fonda une

Châteaux et chasses royales dans les forêts de l'Orléanais



▲ Fig. 1 : carte des sites étapes royaux durant le règne de Philippe le Bel dans la forêt des Loges (dessin J. Mesqui). Le diamètre des cercles est proportionnel au nombre de visites faites par le souverain.

nouvelle dynastie royale à partir de 987. Dès lors, la forêt fut, de fait et de droit, incorporée dans le domaine propre des rois, le comté disparaissant en tant que tel. On sait, par le témoignage de Fulbert de Chartres, à quel point Robert I^{er}, fils et successeur d'Hugues Capet, aimait à chasser en forêt des Loges : écrivant au duc Guillaume d'Aquitaine au tout début du XI^e siècle, il se faisait fort de rencontrer le roi rapidement, car celui-ci avait l'habitude de venir en forêt dès le premier cri d'une bête sauvage – or la forêt se trouvant proche du monastère de Saint-Benoît, Fulbert comptait s'y rendre et l'y attendre⁷. La proximité de Saint-Benoît n'était pas neutre : lorsque l'abbé Gauzlin décida de fonder sur les terres de l'abbaye une chapelle dédiée aux saints Denis, Rustique et Éleuthère, le roi Robert le Pieux était tellement impatient de la voir, alors même qu'elle n'était qu'en bois et pas encore achevée, qu'il quitta son château (*castrum*) de Vitry pour aller la voir et la doter d'un riche manteau. Selon Helgaud, qui rapporte cet épisode, il fonda également dans le château un monastère dédié à saint Médard (Saint-Mard, actuelle paroisse)⁸. Vitry était donc passé du statut de *villa* à celui de *castrum*, ce qui n'est sans doute pas neutre, comme on le verra, sur sa structuration. C'est ici qu'Henri I^{er}, fils de Robert, serait décédé au mois d'août de 1060, pour ne pas avoir obéi à son médecin qui lui avait prescrit de ne pas boire après lui avoir administré une potion ; le roi ne résista pas à une soif inextinguible en ce mois d'août torride – après avoir bu, il ne lui resta plus qu'à se confesser, communier avant de s'éteindre le 29 du mois⁹.

7. « Sed quia Rex proximo rugitu, ut dicitur, venire habet in sylvam Legium, quae vicina est, ut scitis, Monasterio sancti Benedicti ; ego quoque, Deo favente, illuc ire disposui... » (RHF, 10, p. 468).

8. RHF, 10, p. 112 d et 115 c. Cet amour pour la chasse ne se démentit pas chez ses successeurs : ainsi son arrière-petit-fils Louis VI, en abandonnant à Saint-Benoît en 1108 les coutumes que son père Philippe percevait en divers lieux de la forêt, se réservait expressément les cerfs, les biches et les chevreuils (*Recueil des chartes...* t. 1, n° CIII.)

9. Voir QUICHERAT, « Du lieu où mourut... ». L'interprétation de Quichert, généralement reprise, a fait l'objet d'une autre proposition par Marie-José Deschamps, qui propose, pour *Vitricium in Briera*, l'identification à l'actuelle ferme de Vitry sur la commune de Guignes-Rabutin en Seine-et-Marne, qui ne manque pas d'arguments. Il serait intéressant que cette hypothèse fasse l'objet d'une publication.

10. Décompte fait à partir de Luchaire, « *Études...* » index.

11. QUICHERAT, « Du lieu où mourut... » p. 13.

12. Voir Itinéraires royaux (VIARD, « *Itinéraire de Philippe VI...* » ; PETIT, « Les séjours de Charles V... »)

13. RHF, XXII, p. 669. FAWTIER, *Comptes royaux...* n° 5 703-5 705.

14. Voir BnF, NAF 3 653, n° 1 106, lettres du gouverneur du duché d'Orléans concernant des travaux à faire à la suite de l'incendie : « *à la supplication des hommes sujets et justiciables de monseigneur le duc en la chastellenie de Vitry ou Loige, disant que messeigneurs le duc et ses prédécesseurs avoient eu au tems passé châtel et forteresse audit Vitry et encore y étoient naguères, lesquels ont été détruits par le feu, tellement qu'il n'y a de présent que les murs et fossés qui sont bons et forts ; [...] il a été advisé par les gentilshommes et gens du pays que par des réparations à faire audit chastel et au pont-levis, ils pourroient s'y retirer avec leurs biens et y faire garde et guet* ». QUICHERAT, « Du lieu où mourut... », semble indiquer que le château fut incendié lors des différents passages des Anglais en forêt d'Orléans, après la bataille de Poitiers, en 1413 puis en 1428, mais ils ne fournissent aucune source.

15. En 1452, le château possède encore un capitaine, qui tente d'astreindre les habitants de Vitry, Combreux et Seichebrières à contribuer à la garde du château, alors que ceux-ci s'en considèrent exempts (voir DOINEL, *Inventaire sommaire...* analyse du dossier A 776, disparu ; DESCHAMPS, *Vitry-aux-Loges...* p. 30).

16. AD Loiret, 3^E 16 088, en ligne sur <https://rihvae.univ.tours.fr/omk/items/show/101127> (au 11 mai 2017) ».

17. Le château de Vaux, quadrangulaire, est flanqué par quatre tours en briques à canonnières datant de la fin du xv^e siècle. Celui de la Motte a été tant modernisé au xix^e siècle qu'il est impossible de le dater.

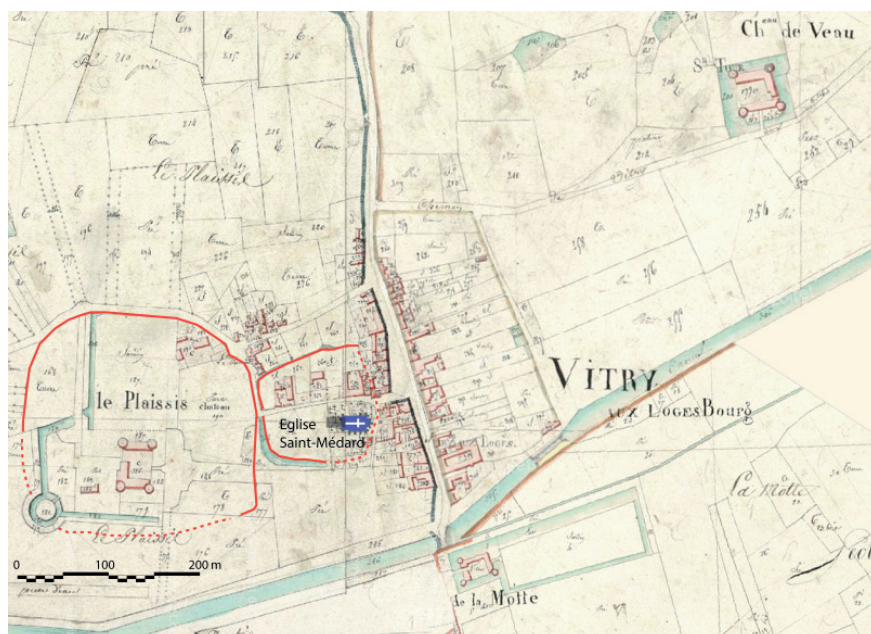
Vitry, bien que plus ancienne résidence royale citée en forêt des Loges, semble n'avoir pas été pourtant la favorite des rois de France successifs après Henri I^{er} : certes, sous Louis VI, Louis VII et Philippe Auguste, les rois y signent des chartes *in palatio nostro*, mais cette formulation diplomatique, que l'on retrouve fréquemment dans les actes royaux de cette époque, n'est associée à aucune réalité concrète dans l'agencement ou le luxe des bâtiments. Sous Louis VII, trois chartes seulement y furent signées, contrairement à Lorris où le roi en signa 22¹⁰ ; on fait le même constat sous Philippe Auguste (dont un acte de 1194 porte également la mention « fait à Vitry dans le palais royal »), avec trois actes signés de ce lieu seulement¹¹. L'*Itinéraire de Philippe le Bel* ne recense son passage ici qu'une seule et unique fois, en 1301, pour une centaine de séjours recensés dans la région au cours de son règne, et après lui, à l'exception d'un séjour de Philippe VI, il semble que seul Charles V y ait séjourné en 1379 une fois¹².

Pour autant, le château n'était pas délaissé : des travaux, à vrai-dire de faible importance, y sont signalés aux maisons du roi en 1285, pour 60 sous, en 1299 pour 23 sous ; en 1305, on y répare même les vitraux de la chapelle de la reine, pour 40 sous¹³. Dès 1405, le bâtiment proprement dit semble avoir été ruiné par un incendie – ce qui semble montrer qu'il était en bois, mais il demeurerait en état les murs et les fossés¹⁴. Le gouverneur du duché ordonna qu'on y consacre 30 livres pour construire un pont-levis et y faire quelques réparations ; on ignore si elles furent vraiment réalisées¹⁵. Manifestement, le château était constitué d'une enceinte enfermant un bâtiment – et bien sûr le prieuré. En 1532, le baron Henry Victor de Cardaillac, engagé de la châtellenie, jugea utile de mener des travaux de remise en état du bâtiment – consistant en la réparation de ses parties saines, et de réfection des prisons « *civiles et criminelles* » :

« *Ledit Planson [charpentier] sera tenu abattre la croupe du chasteau dudit Vitry du costé de l'église dudit lieu et tout ce qui reste de la ruine dudit chasteau, et abattre la grande cheminée tenant ladite croupe, à haulteur convenable pour servir aux chambres que ledit seigneur veult faire construire*¹⁶. »

Manifestement, il s'agissait de descendre d'un étage l'ensemble du bâtiment.

Le cadastre napoléonien (fig. 2) fait apparaître trois châteaux ; ceux de la Motte et de Vaux¹⁷ sont certainement postérieurs à la guerre de Cent Ans, mais celui du Plessis a une conformation intéressante. Un édifice quadrangulaire flanqué par quatre tours d'angle circulaires est perdu au milieu d'une vaste entité parcellaire de plus de 200 m de côté ; à l'angle de cette dernière, une plate-forme circulaire ceinte d'un fossé en eau, d'un peu plus de 20 m de diamètre, évoque une ancienne motte. Du château rectangulaire, il ne demeure aujourd'hui que l'aile nord avec ses deux tours, ainsi que les deux tours sud isolées, le tout attribuable au xix^e siècle, peut-être en rhabillant un édifice plus ancien.



▲ Fig. 2 : Vitry-aux-Loges. Cadastre napoléonien (AD Loiret, 3 P 346). Assemblage factice des sections C, E, F, avec surlignage des tracés potentiels de fortifications.

Ce château du Plessis formait néanmoins une seigneurie distincte et dépendante de celle du château royal. Un rameau de la famille le Bouteiller possédait ce fief, certainement en 1299, en la personne d'un certain Colard le Bouteiller, écuyer et seigneur de Plessis-lès-Vitry en Loge, et l'on peut remonter assez sûrement le cours du XIII^e siècle pour trouver au Plessis des membres de cette pléthorique et puissante famille d'Île-de-France dont l'implantation orléanaise remonterait peut-être au Payen d'Orléans qui fut bouteiller de Philippe I^{er}¹⁸. En 1378 v. st., le site est désigné comme « lieu, manoir et habergement comme il se poursuit en cour, courtils, vergers et eaux¹⁹ ».

À l'est de cette grande entité parcellaire, et la jouxtant, on note la présence d'un second bloc parcellaire de forme ovoïdale, contenant l'église Saint-Médard, son cimetière ainsi que quelques maisons. On est assuré par ce patronage qu'il s'agit ici de l'église fondée par Robert le Pieux ; elle a été presque entièrement reconstruite entre la Renaissance et le XIX^e siècle, mais elle a conservé le transept de l'église romane, transformée en clocher-porte occidental²⁰. C'est bien cette enceinte ovalaire, bien plus petite dans sa superficie que le grand espace du Plessis, qui fut le *castrum royal*. Les sources de 1405 et de 1631 le suggèrent ; un acte de 1725 le confirme, entérinant la vente de :

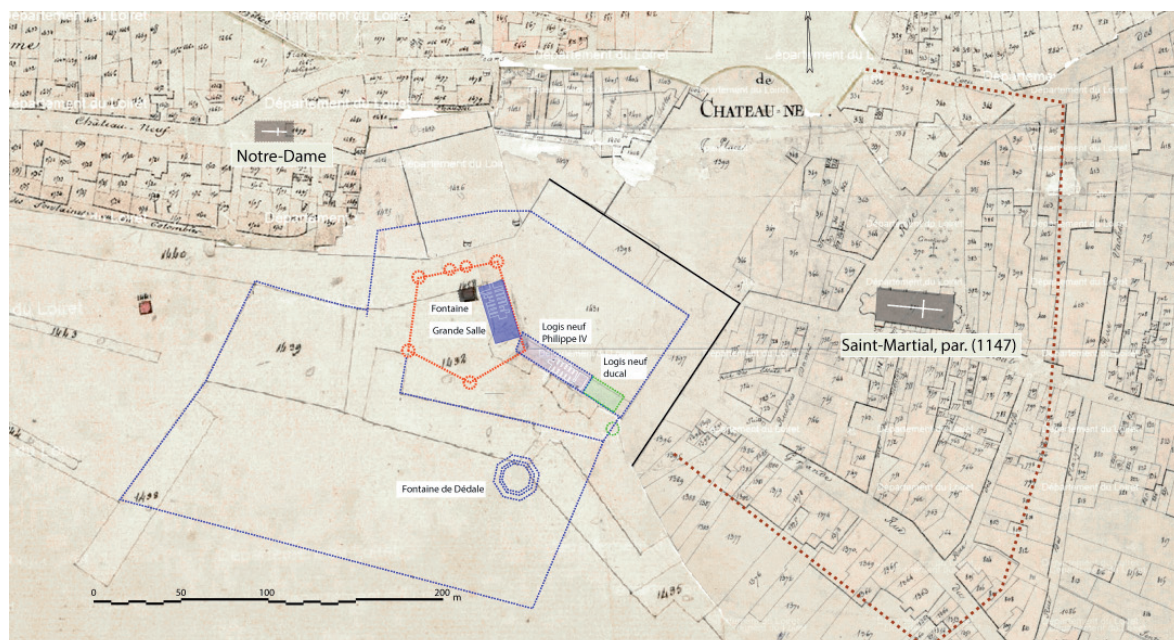
« la place où estoit autrefois le château de Vitry-aux-Loges avec les fossés et arrières-fossés qui sont autour de ladite place, tenant d'une part au cimetière de Vitry, d'autre au prez Georget et d'un bout au jardin du Plessis, chemin entre lesdites trois parties, et d'autre bout au chemin de Pradis²¹ ».

18. On ne peut malheureusement se fier au généalogiste Hubert dans ses *Généalogies orléanaises*, t. 3, f° 52-56, car il embrouille les rameaux. La généalogie complète de la (ou des) familles Le Bouteiller demeure à faire ; on ne peut plus bénéficier des AD du Loiret qui ont brûlé en 1940, mais il y existe un fonds d'érudit, Gustave Estournet, extrêmement riche, nourri d'extraits d'archives antérieures au désastre, qui permet certainement de nouvelles lectures. Je remercie l'historienne de Vitry et de la forêt des Loges Marie-José Deschamps, qui a bien voulu pour moi relire toutes ses notes prises dans ce fonds très important (AD Loiret, 3 J 1-55), et m'en communiquer le contenu. Voir aussi DESCHAMPS, *Vitry...* p. 11.

19. AN, R 1 120 n° 738, cité par ESTOURNET, vol. 40.

20. On ne peut affirmer, en suivant QUICHERAT, « Du lieu où mourut... », qu'il s'agit là d'un reste architectural de l'église de Robert le Pieux.

21. DESCHAMPS, *Vitry...* p. 32. Je remercie Marie-José Deschamps de m'avoir fourni copie de l'acte, ce qui a permis cette transcription. Le chemin de Pradis est situé juste au nord de l'ancien château ; il est repéré sur le cadastre napoléonien (ainsi que sur un croquis de plan de Marie-José Deschamps en tête de sa brochure).



▲ Fig. 3 : Châteauneuf-sur-Loire. Cadastre napoléonien de 1811 (AD Loiret, 5 NUM 82). Assemblage factice des sections L, H, R, M, X et localisation des éléments médiévaux supposés.

22. Sur l'identification de « Montraer », *Mons Treheris*, *Montracum*, voir BARDIN, *Châteauneuf...* p. 142-156 et pièces justificatives I, II, III. La pièce justificative est reproduite dans *Gallia Christiana*, t. VIII, *Instrumenta*, n° XXXV. Cet auteur, en général peu précis et moyennement fiable, a été le premier à prouver de façon incontestable l'identification entre *Castrum novum Montis Treheri*, cité en 1108 dans l'acte n° CIII du *Recueil des Actes de Saint-Benoît*, et en 1137 par Suger à l'occasion des derniers jours de Louis VI, et Châteauneuf-sur-Loire. La date de transfert est au plus tard celle de la date de la croisade de Louis VII, puisque Hugues de Mont-Barres, propriétaire de l'église, n'accepta de la donner à l'évêque qu'au moment de sa décision de suivre le roi ; or Manassès est entré en fonctions en 1146, et la croisade est partie en 1147.

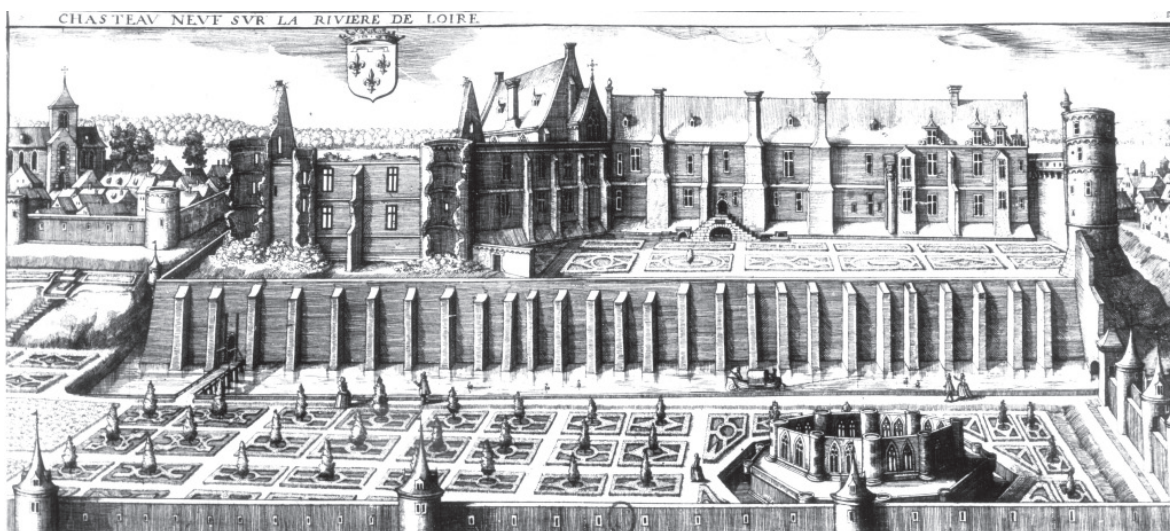
23. *Recueil des chartes...* t. I, n° LXXXIX.

Ainsi, probablement dès le début du XII^e siècle, coexistèrent ici un château royal et une maison seigneuriale, la seconde donnant aujourd'hui, en superficie et en circuit, l'impression d'être nettement plus vaste que le premier ; cette coexistence dura presque jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, où à vrai-dire les restes du château royal avaient quasi fondu...

Châteauneuf-sur-Loire : du château neuf de Philippe I^{er} au palais royal de Philippe IV

À moins de 10 km de Vitry, le roi Philippe I^{er}, dès avant 1080, implanta en bord de Loire un *castrum* neuf, pour ne pas employer ici le terme moderne de château, trop éloigné de son acception à l'époque (fig. 3). Il s'agissait manifestement d'une véritable captation de ressources économiques au détriment des seigneurs locaux de « Montraer », localité qui a disparu dès le milieu du XII^e siècle après le transfert de son église dans le *castrum* neuf et sa donation en 1154 au chapitre Saint-Vrain de Jargeau par l'évêque Manassès de Garlande²². L'abbé Bardin, historien de Châteauneuf (fig. 4), situait ce village à 1 km à l'est du *castrum*, au lieu-dit La Ronce, mais je n'ai pas trouvé l'origine de cette assertion.

On ne retrouve rien de la résidence fortifiée royale primitive, cette « maison près de Châteauneuf » mentionnée dans l'acte de Philippe I^{er} dispensant le monastère de Saint-Benoît de toute redevance sur la Loire depuis l'abbaye jusqu'à elle²³. En revanche, contrairement à l'opinion exprimée par l'abbé



▲ Fig. 4 : Châteauneuf-sur-Loire. Vue générale du château et du jardin au début du XVII^e siècle par Claude Chastillon, extrait de sa *Topographie françoise*.

Bardin, je pense qu'elle fut complétée à l'origine par un habitat subordonné enclos dans un fossé, comme en témoignent des traces fossiles visibles dans le parcellaire du cadastre napoléonien.

Louis VII n'y signa guère plus d'actes qu'à Vitry ; en revanche son fils Philippe Auguste y fit au moins neuf séjours, soit le quart des séjours qu'il passa en forêt des Loges. Il paraît ne pas y avoir été très présent après les années 1206²⁴ ; pourtant, c'est à lui que l'on doit probablement la première transformation du château, grâce à la construction d'une enceinte polygonale flanquée de tours rondes, et dotée, probablement vers le nord, d'une porte entre deux tours²⁵. En 1186, il assignait des revenus au chapelain qui devait desservir sa chapelle au château²⁶.

Saint Louis y séjourna – le confesseur de son épouse, Guillaume de Saint-Pathus, conte une anecdote le mettant en scène, marchant après la sieste avec son confesseur dominicain Geoffroy de Beaulieu jusqu'à la Loire et au port de Châteauneuf pour y retrouver dix-huit frères prêcheurs en route vers le chapitre provincial de France qui se tenait à Orléans en 1260, et les invitant à passer la nuit au château plutôt qu'au chapitre épiscopal de Jargeau²⁷.

Son petit-fils Philippe IV y résida, pour sa part, au moins 29 fois durant son règne ; ceci représente, comme pour Philippe Auguste, à peu près le quart de la totalité des chartes signées en bordure de la forêt des Loges ; la première charte signée le fut en 1295, 11 ans après le début du règne. Dès 1285, les comptes de bailliage révèlent que des travaux de remise en état furent effectués, de façon indistincte, aux maisons du château ; mais on dépensa également 21 sous pour l'ornementation de la chapelle. Tout au

24. Pour Philippe Auguste, les décomptes sont effectués à partir du *Catalogue des actes* de Léopold Delisle, certainement bien dépassé par les six volumes du *Recueil des actes*, moins facile à étudier pour ce genre de statistique sommaire. Pour Louis VII, Luchaire, *Études...*, décompte fait à partir de l'index.

25. Voir MESQUI, « Les travaux... » p. 14-23. Cette enceinte est nécessairement antérieure à la construction du logis neuf de Philippe le Bel, que j'avais attribuée à Louis d'Orléans en 1981, mais qui doit être vieillie d'un siècle et plus : voir COLLECTIF, *Châteauneuf-sur-Loire, le château révélé...* p. 15-23.

26. *Recueil des actes...* t. 1, n° 176 (DELISLE, n° 165).

27. *Vie de Saint-Louis par Guillaume de Saint-Pathus, confesseur de la reine Marguerite*, éd. H.-François Delaborde. Paris : Picard, 1899, p. 83-84.

28. *RHF*, 22, p. 669.
FAWTIER, *Comptes royaux...*
n° 2 639-2 641, 5 700-5 702.

29. *RHF*, 22, p. 763.
FAWTIER, *Comptes royaux...*
n° 2 706

30. Pour les 2 200 livres,
voir *Gallia Christiana*, t. 8,
p. 1 563 ; le versement ne
fut effectivement fait qu'à
la mort du roi (BARDIN,
Châteauneuf... p. 47).

31. BARDIN, *Châteauneuf...*
p. 47 ; ROCHER, *Histoire...*
p. 315, retiennent le chiffre
de 26. Le texte exact
(AN, JJ 40, n° 141) donne :
« *pro reparatione et recom-
pensatione medietatis juris
quod Prior prioratus de Castro
novo super Ligerim habebat
in viginti sex domibus quae
erant apud Castrum novum et
que acceptae fuerunt et incluse
in domo nostra dicti loci [...]
et decem solidorum parisiensium
annui census quos percipie-
bat idem prior supra domo
Guillelmi de Chalo que simi-
liter accepta fuit et inclusa in
domo nostra* ». L'indemnisa-
tion comprenait également
les droits sur les terres prises
par le roi pour créer l'étang
de Chalençois, au nord de
Châteauneuf.

32. Acte publié par
VAUZELLES, *Histoire...* p. 232.

33. Voir Itinéraires royaux
(LALOU, *Itinéraire...* p. 330).

34. Sur la découverte du
caractère médiéval de la
grande salle, et sa datation
précise, voir les rapports des
cabinets CEDRE, dirigé
par Christophe Perrault,
et ARCADE, dirigé
par Franck Tournadre :
PERRAULT, *Datation...* ;
TOURNADRE, *Les façades...* ;
Id., *Les caves...* ; Id.,
« Découvertes inédites... » ;
Id., « Les travaux... »

long du règne, de tels travaux d'entretien courant sont attestés : ainsi en 1299 on réparait les maisons, et on dépensa 16 livres pour le jardin et le parc ; en 1305 on couvrit la geôle et on renouvela les ferrures pour les prisonniers²⁸. Mais Philippe le Bel lança un chantier bien plus important, dont on trouve des preuves significatives dans la comptabilité de 1296 à 1305. Guillaume Rebrachien, probablement le directeur des travaux – peut-être son maître des œuvres – reçut des différents receveurs du Trésor en 1296 2 800 livres, puis 7 700 livres entre 1298 et 1300, à nouveau 4 200 en 1301 ; dans les comptes de la Toussaint 1299, il rendit compte de la dépense de 4 079 livres 9 sous 4 deniers, puis, en 1305, rendait compte d'une autre dépense de 770 livres 15 sous 10 deniers²⁹. En 1303, le roi promettait à l'abbé de Saint-Benoît une somme de 2 200 livres pour les bois pris dans ses forêts, tant pour les travaux au château que pour son chauffage lorsqu'il y était³⁰. Un peu plus tard, en 1307, il régularisait la perte des redevances dues au prieuré Notre-Dame de l'Épinoy par 27 maisons prises et incluses dans la « maison » du roi, moyennant 35 sous de rente annuelle³¹. L'année suivante, il indemnisait le prieuré de la Madeleine-lez-Orléans, qui possédait l'autre moitié des redevances sur 26 des dites maisons incluses dans la « maison » du roi et dans le « pourpris » dudit Château neuf³² : il s'agissait probablement de la zone située immédiatement au nord et au nord-ouest du château primitif. Un acte de 1309 montre que les sommes dues à Notre-Dame n'étaient toujours pas payées, mentionnant l'agrandissement du manoir et du jardin royal de Châteauneuf³³.

Des analyses récentes, architecturale et dendrochronologique, ont révélé que les travaux d'envergure avaient commencé bien avant 1296 : en effet, elles ont permis d'identifier, dans l'unique bâtiment subsistant en élévation, une grande salle royale (fig. 5), dont la charpente lambrissée fut mise en place en 1292³⁴ ; on notera que le premier séjour du roi s'effectua en janvier 1293. Cette grande salle, reconnaissable à sa haute toiture sur la gravure de Chastillon, mesurait environ 30 x 15 m, comprenant un niveau de caves voûtées, un rez-de-chaussée dont le plafond planchéié était soutenu par deux files de piliers de pierre, et une très haute salle couverte d'une charpente en berceau lambrissée, portant la hauteur maximale à près de 14 m ; cette salle était éclairée par des baies monumentales dont les encadrements sont encore en partie conservés. Côté cour, on trouvait sept fenêtres rectangulaires de 5 m de hauteur aux encadrements en arc segmentaire, dotées certainement d'un meneau et probablement de deux traverses en raison de leur hauteur ; côté fossé, au nord-est, les encadrements sont rectangulaires, contrairement à l'autre gouttereau, et plus hauts encore puisqu'ils atteignent 6,60 m, sans que l'on sache exactement quel type de compartimentage elles présentaient. Aujourd'hui, l'apport de terres pour créer la terrasse nord au XVII^e siècle a artificiellement – et drastiquement – contribué à dévaloriser l'élévation, en faisant disparaître visuellement le rez-de-chaussée sur caves.

Châteaux et chasses royales dans les forêts de l'Orléanais



▲ Fig. 5 : Châteauneuf-sur-Loire. Élévations actuelles et restituées des façades est et ouest de l'actuel musée (relevé et restitution Franck Tournadre, cabinet ARCADE, 2010). Ces dessins montrent l'ampleur considérable des baies, qui devaient nécessairement avoir deux traverses horizontales, au moins en façade occidentale.

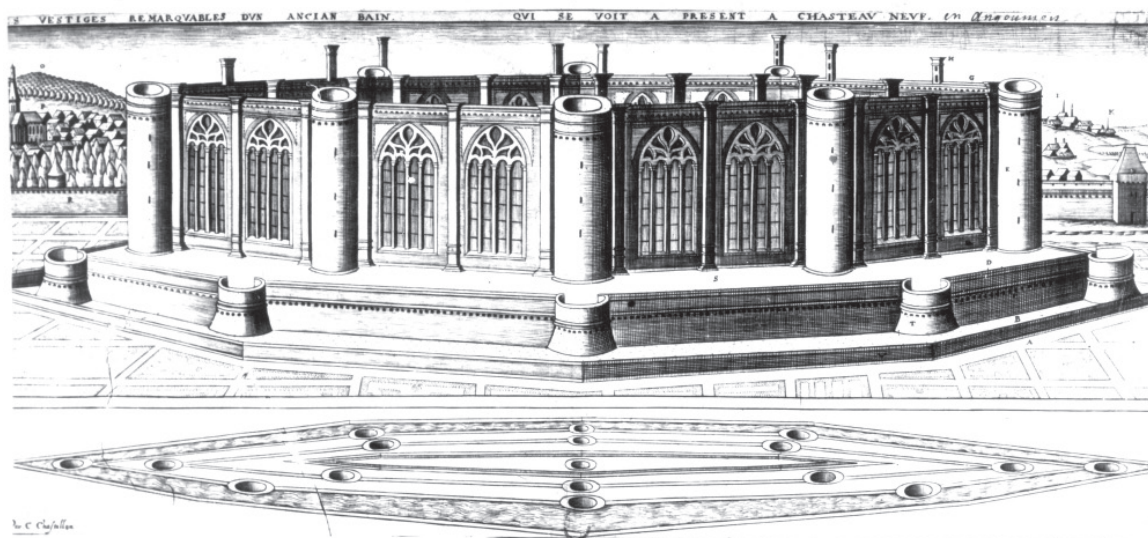
Les comptes et archives du temps de Louis d'Orléans permettent de connaître l'existence de deux chapelles qui prolongeaient au sud-est la grande salle : la chapelle Saint-Jean-Baptiste, dont on a vu qu'elle existait au temps de Philippe Auguste, qui assigna des revenus à son chapelain et ses successeurs³⁵ ; et la chapelle Saint-Louis, nécessairement postérieure à 1297, certainement fondée par son petit-fils³⁶. Elles se situaient à peu près à l'endroit de l'actuelle rotonde, en saillie vers le nord-est.

On ignore quels furent les autres travaux menés par Philippe le Bel, mais les sommes dépensées bien au-delà de la date de la charpente, pendant quinze années, témoignent d'une activité soutenue. Le doute demeure, en particulier, sur le grand corps de logis édifié au sud-est, se raccrochant à l'ancien château au niveau d'une tour d'angle abattue pour l'occasion ; fut-il l'œuvre du roi Philippe IV pour accueillir ses logis, ou au contraire celle de Louis d'Orléans, dont on sait qu'il bâtit de « nouveaux édifices » au château, en particulier la grosse tour figurée par Chastillon ? Je pense que c'est au second qu'il faut l'attribuer, comme je l'avais déjà proposé antérieurement³⁷ ; et l'on

35. *Recueil des actes...* n° 176
(DELISLE n° 165).

36. MESQUI, « Travaux... »
p. 14.

37. MESQUI, « Travaux... » p. 21 ; cependant, le doute existe, car les caves encore conservées ne fournissent pas un marqueur suffisant pour trancher. Dans l'ouvrage collectif *Châteauneuf-sur-Loire...* p. 22, je me suis laissé aller à l'attribuer à Philippe le Bel, mais quelques pages plus loin, p. 26-27, Franck Tournadre penche plutôt pour une construction attribuable à Louis d'Orléans, en reprenant d'ailleurs mes arguments de 1981. On est ici évidemment dans la pure spéculation...



▲ Fig. 6 : Châteauneuf-sur-Loire. « Les vestiges remarquables d'un ancien bain qui se voient à Châteauneuf », par Claude Chastillon, extrait de sa *topographie française*. Il s'agit en fait de la « fontaine au Didalus » ou Fontaine de Dédale mentionnée dans les comptes du duché d'Orléans en 1407-1408.

38. COLLECTIF, *Châteauneuf-sur-Loire...* p. 39. Médiathèque d'Orléans, H 5 220-II, manuscrit 1 740.

39. Elle possédait même au moins deux caves, dont on ressouda les clefs entre février 1407 - janvier 1408 (n. st.) : voir AD Loiret, A 2 142, f° 79 v°-80 r°.

40. MESQUI, « Travaux... » p. 22-23. Voir AD Loiret, A 2 142, f° 78 r°-v°, la mention de paiement à « Éliot Petitné, couvreur, pour resercher ès murs ruinés les ardoises qui estoient et failloient à muer en la couverture du comble de la fontaine au Didaluz qui est aux jardins dudit Châteauneuf-sur-Loire, et aussi de muer les ardoises qui failloient de muer ès comble des IIII lucarnes et de huit tournelles qui sont à l'entour du comble de ladite fontaine, et mis III noes de plomb qui failloient à mettre en le tour d'icelluy comble. » On est à peu près assuré qu'il s'agit bien du bâtiment figuré par Chastillon, car Petitné est payé ensuite pour avoir

pourrait, sous toutes réserves, penser que Philippe le Bel fit reconstruire le grand bâtiment qui longeait la courtine sud, ruiné lorsque Chastillon dessina sa gravure, et qui disparut avant le devis de Théodore Lefèvre de 1640³⁸.

Les travaux sur le jardin et le parc furent également considérables ; sans doute le roi ordonna-t-il de construire la grande enceinte flanquée de tourelles qui protégeait ce parc situé dans l'ancienne boucle de la Loire abandonnée par le fleuve, et séparée de lui par la levée du XVII^e siècle, mais il procéda certainement aussi à d'importantes acquisitions foncières. L'élément le plus mystérieux demeure la curieuse construction octogonale qui avait frappé Claude Chastillon et qu'il qualifie de « vestiges remarquables d'un ancien bain » (fig. 6). À vrai-dire, le plan au sol qu'il en donne évoquerait plutôt une sorte de « folie » avant la lettre, un mini château-fort flanqué par huit tourelles simili-défensives, sur une petite plate-forme entourée par un fossé concentrique ; il semblerait qu'il se soit agi d'une galerie couverte, chauffée par des cheminées, éclairée par de grandes baies à remplage, entourant au centre une fontaine³⁹, que j'ai proposé d'identifier avec la « fontaine au Dédalus » mentionnée dans les pièces comptables du duché d'Orléans en 1407⁴⁰.

On ne peut manquer de faire la comparaison avec les « folies » du grandiose parc d'Hesdin, attribuées à Robert II d'Artois à la fin du XIII^e siècle ; Philippe le Bel les connaissait certainement, puisqu'il fit au moins deux séjours à Hesdin, le premier en février 1288 avant le début des travaux, le second en janvier 1306 après ceux-ci⁴¹. Cette comparaison prend tout son sens quand on sait que Mahaut d'Artois, fille de Robert II, orna en 1311 le parc de son manoir sur la Canche, tout proche d'Hesdin, d'une « maison

Dédalus », dont il n'est pas improbable qu'elle fut conçue par le jardinier Guillaume Rosce, qui venait d'Ile-de-France⁴². Il semble donc qu'on soit fondé à proposer l'attribution de la « fontaine du Dédalus » à Philippe le Bel, comme ornement des jardins auxquels il semble avoir attaché tant d'importance ; ceci est d'autant plus probable que les réparations intervenues à la fin du règne de Louis d'Orléans montraient que la fontaine était hors d'usage depuis longtemps.

La transformation d'un château traditionnel philippin en un véritable « palais aux champs » montre bien le souci qu'avait Philippe le Bel de disposer, en bordure de la forêt des Loges, d'une résidence d'agrément, certes seulement capable d'accueillir une cour réduite, mais dotée de tous les critères de l'agrément princier – en particulier ses jardins et son parc : la grande salle, quant à elle, était bien adaptée pour des réunions telles que celle qui eut lieu le 26 juillet 1301, lorsque l'archevêque de Narbonne vint faire relation du compte-rendu de l'abbé du Mas-d'Azil sur l'affaire Bernard Saisset, en présence de l'abbé, de l'évêque d'Auxerre, de Louis d'Évreux, de Pierre Flote et de l'archidiacre de Bruges, probablement avec leurs suites respectives⁴³.

Lorris, la ville des coutumes, et les autres châteaux villageois

Lorris

Lorris est une petite ville, autrefois royale, située en Gâtinais à l'est de la forêt des Loges (fig. 7) ; c'est à partir du règne de Louis VI qu'on la voit monter en fréquence parmi les séjours des rois. Louis VI n'y est pas signalé moins de sept fois, entre 1112 et 1132. L'importance qu'il accordait à la bourgade s'avère par le fait qu'il accorda à ses habitants une charte de coutumes réglementant droits et devoirs du seigneur-souverain et de ses administrés ; elle fut signée probablement avant 1124, mais on ne connaît que le texte de la confirmation par son fils qui servit de modèles à toute une série d'autres dans l'Orléanais, le Gâtinais et les régions voisines⁴⁴.

Louis VII y signa des actes à 22 reprises, la situant à la sixième place des séjours royaux dans l'ensemble du royaume. Philippe Auguste y est signalé au moins 14 fois, plus qu'à Montargis, plus également qu'à Châteauneuf ; en 1187, la ville brûla, alors que le roi séjournait au château, et ceci causa la disparition des archives où étaient entreposées la charte de Louis VI et sa confirmation de 1155, obligeant à la délivrance d'un double par l'administration royale. Saint Louis y fut au moins à neuf reprises⁴⁵. Le plus célèbre séjour est celui qu'il fit en décembre, janvier et début février 1242-1243, où il reçut la soumission du comte de Toulouse, d'Amaury, vicomte de Narbonne, Bérenger de Puyserguier, Gaucelme de Lunel et de nombreux autres scellant ainsi la paix dite de Lorris ; un peu plus tard, en septembre 1248, c'est à Lorris que Simon de Montfort, plénipotentiaire de Henri III, prolongea la trêve entre les rois de France et d'Angleterre pour cinq ans⁴⁶. On ne poursuivra

réparé la couverture de la tour carrée située à côté de la grosse tour ronde, figurée par Chastillon. Plus loin, un plombier est payé pour toutes les réparations au toit du bâtiment et à ses gouttières, ainsi que pour la pose de nouveaux tuyaux nécessaires au fonctionnement de la fontaine.

41. Voir l'article fondateur de CHARAGEAT, « Le Parc d'Hesdin... » Séjours de Philippe le Bel : Itinéraires royaux (LALOU, *Itinéraire...* p. 38, 304).

42. HAGOPIAN VAN BUREN, « Reality and Literary Romance... » p. 122.

43. Itinéraires royaux (LALOU, *Itinéraire...* p. 189).

44. Voir PROU, « Les coutumes... », et du même « Concession des coutumes... »

45. Pour Louis VI, voir Itinéraire royaux (THOISON, *Séjours...*) Pour Louis VII, décompte fait à partir de LUCHAIRE, *Études...* index. Pour Philippe Auguste, voir DELISLE, *Catalogue...* Pour Saint-Louis et ses successeurs, voir Itinéraires royaux (THOISON, *Séjours...*)

46. BERNOIS, *Histoire...* p. 191-192. *Layettes du Trésor des Chartes...* t. 2, n° 3 012-3 015 ; t. 3, n° 3 713.



▲ Fig. 7 : Lorris et Boiscommun, deux villes royales. Extrait de la *Topographie françoise* de Claude Chastillon, les deux vues – ou leurs légendes – ont été inversées lors de la mise en page, dès la première édition de 1641. Aussi voit-on en haut la vue de Lorris, panoramique prise depuis l'ouest, de Saint-Sulpice à l'angle sud-est de l'enceinte (en A l'église paroissiale, en D le château des Salles, en E la chapelle de la Madeleine). Et l'on voit en bas la vue de Boiscommun, panoramique prise du sud, couronnée par l'église paroissiale Notre-Dame.

pas cette liste, si ce n'est pour indiquer que Lorris demeura toujours un point d'ancrage régional pour les rois avant la guerre de Cent ans, même s'ils y furent moins fréquemment : ainsi Philippe IV lui préféra-t-il Châteauneuf, ou Montargis, même s'il y fit vingt et un séjours répartis tout au long de son règne⁴⁷. Les quelques documents comptables dont on dispose sous son règne ne sont pas évocateurs de travaux d'importance : travaux d'entretien aux maisons en 1285, et à la conciergerie en 1299 et 1305⁴⁸. La plupart des souverains y résidèrent par la suite, comme par exemple Philippe V qui n'y passa pas moins de 15 jours d'affilée ; en revanche Charles V n'y vint jamais⁴⁹.

La ville, telle qu'on la connaît par son parcellaire cadastral napoléonien, présentait un plan irrégulier proche d'un carré, dotée d'une enceinte encore flanquée par quelques restes de tours (fig. 8) ; elle se raccordait au sud-ouest au château des Salles, sur lequel on va revenir. Mais cette enceinte est tardive et date au plus tôt de la fin du ^{xv}^e siècle : lors de la première invasion anglaise, en 1358-1360, les halles furent brûlées, et plusieurs commerçants

47. Itinéraires royaux (LALOU, *Itinéraire...* ; THOISON, *Séjour...*)

48. RHF, 12, p. 670. FAWTIER, *Comptes royaux...* n° 2 663, 5 720.

49. Itinéraires royaux.



◀ Fig. 8 : Lorris. Extrait du cadastre napoléonien (AD Loiret, 3 P 187), section A. Au nord, l'emplacement de l'ancien prieuré Saint-Sulpice ; au centre ville l'église paroissiale et la forteresse ; à l'ouest, l'emprise du château des Salles.

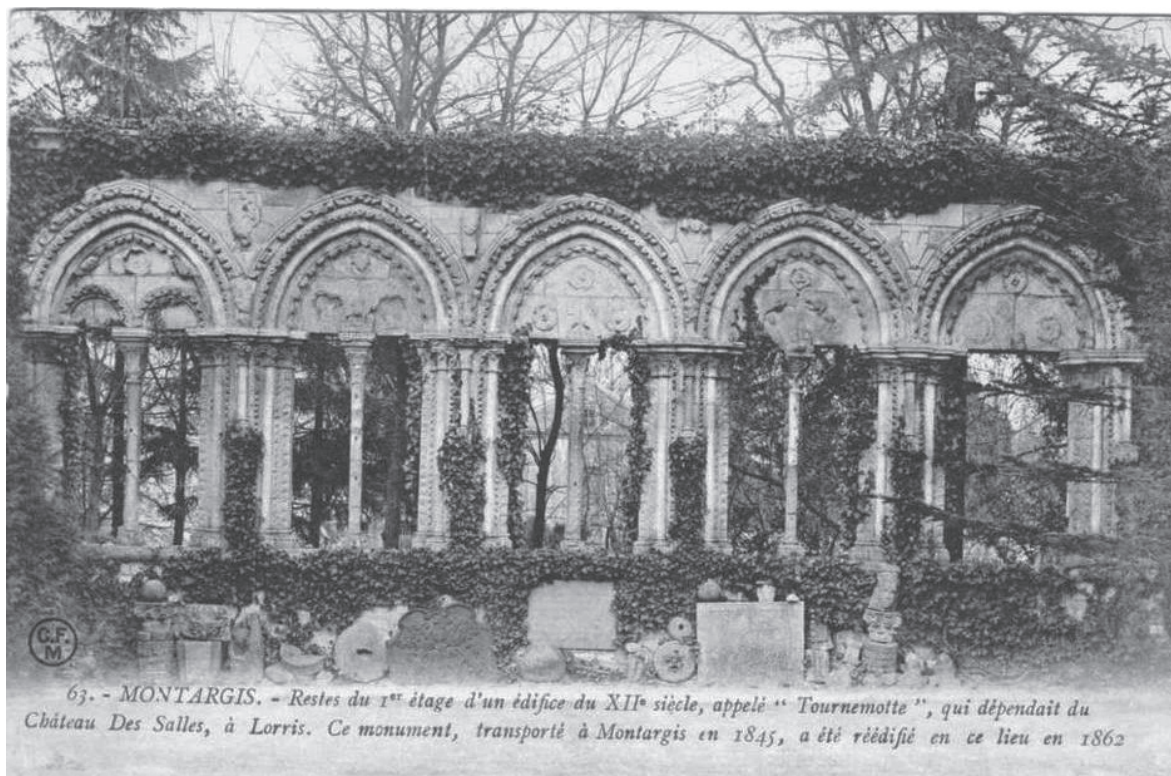
« lessèrent la ville de Lorris, qui est ville platte, et allèrent demouriez en villes fermées [...] »⁵⁰. En revanche, il existait autour de l'église dédiée à la Vierge et à saint Étienne une enceinte primitive, dite « le fort » ou « la forteresse », entourée de fossés⁵¹. L'abbé Bernois proposait qu'il se soit agi d'une enceinte décidée par Philippe Auguste après l'incendie de 1187, mais les preuves manquent ; en tout cas, elle était désaffectée dès 1493, prouvant dès lors l'existence de la grande enceinte⁵². Quant à la poterne donnée en 1202 par Philippe Auguste au prieuré Saint-Sulpice pour y accueillir des hôtes, souvent utilisée pour justifier l'existence de la grande enceinte urbaine sous ce roi, elle désignait certainement la porte de l'enceinte du prieuré, situé au nord de la ville, représentée dans la gravure de Chastillon⁵³. On peut en conclure que, durant la totalité du Moyen Âge, la petite agglomération de Lorris s'établit entre les trois noyaux du château, de la forteresse et du prieuré. Elle était suffisam-

50. BERNOIS, *Histoire...* p. 190-191. AD Loiret, analyse des dossiers A 247 et 267, disparus.

51. BERNOIS, *Histoire...* p. 44.

52. AD Loiret, 2 J 105 : 29 mars 1493 (n. st.), bail d'une maison « assise sur les foussez de la forteresse dudit Lorris sur la grant rue » (en ligne sur <https://rivag.univ-tours.fr/omk/items/show/9337>).

53. BERNOIS, *Histoire...* p. 34. *Recueil des chartes...* n° CCLXXXVII.



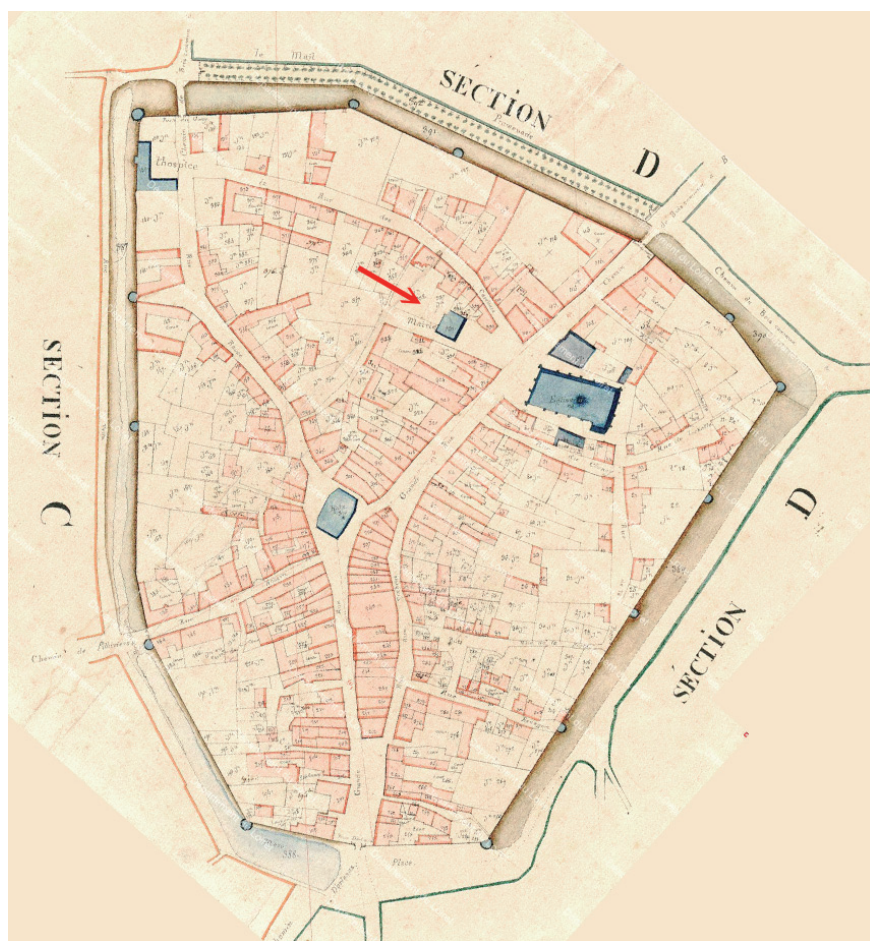
▲ Fig. 9 : Lorris. Série de fenêtres décorant le premier étage de la maison Tournemotte, identifiée à la maison des Templiers du lieu. Elle est actuellement visible dans les jardins du musée de Montargis (c.p. ancienne, coll. pers.)

54. Voir DOINEL, *Inventaire sommaire...* analyse du dossier disparu des AD Loiret, A 254, qui mentionne à partir du XVI^e siècle la construction de maisons dans toutes les places libres des fossés du château et de la forteresse.

55. Il convient de noter que Jean Boisseau, l'éditeur des œuvres de Claude Chastillon, a superposé et groupé dans un cadre commun les représentations de Lorris et de Boiscommun, tout en inversant les cartouches de légende : de telle sorte que Lorris est donnée pour Boiscommun et vice-versa. Ce constat est évident dès lors que l'on connaît les deux églises, Lorris étant dotée d'un clocher-porche alors que Boiscommun a une tour de croisée de transept.

ment importante pour accueillir une maison de l'ordre du Temple, située en la Grande rue ; celle-ci fut vendue en 1475 à un bourgeois du nom de Tournemotte, dont elle prit le nom, détruite au XIX^e siècle, mais on en démonta heureusement une belle claire-voie gothique à cinq fenêtres géminées qui se trouvaient au premier étage, transportée à Montargis en 1845, puis remontée en 1862 dans le jardin du Musée. Comme souvent dans l'Orléanais, on trouve ici un mélange d'inspiration gothique avec des traditions romanes, et ce qui frappe est en définitive la surcharge décorative qui s'exprime dans ce morceau d'architecture (fig. 9).

Si l'on en revient au château des Salles, son nom même évoque un ensemble peu fortifié à composante résidentielle majoritaire. Il était entouré de fossés, qui furent comblés et en partie urbanisés dès le XVII^e siècle au moins⁵⁴. L'abbé Bernois, dans son histoire, s'était laissé à imaginer « un manoir flanqué de quatre grosses tours aux extrémités, et appuyé au centre sur un vieux donjon percé de meurtrières » ; ceci ne correspond pas même à la représentation de Chastillon (fig. 7), qui figure un grand logis à tour d'escalier relié par une tour rectangulaire à une grosse tour carrée, elle-même cantonnée à l'un de ses angles par une tourelle d'escalier⁵⁵. Le topographe du roi représentait également, non sans l'hypertrophier, la chapelle dédiée à



◀ Fig. 10 : Bois-commun. Extrait du cadastre napoléonien (AD Loiret, 3 P 5A), section E. Marqué d'une flèche, l'emplacement de l'ancien château.

sainte Madeleine qui se trouvait dans l'enceinte, pour laquelle Louis d'Orléans faisait faire des travaux en 1407-1408 ; elle mesurait 20 m de long sur 9 de large hors-œuvre, et l'on y refit la couverture ainsi que la maçonnerie de deux fenêtres pourries⁵⁶.

Le dessin de Chastillon, de peu postérieur à la mise en engagère de la châtellenie par Henri IV à Jacques de l'Hospital (1594), semble montrer des bâtiments encore en bon état ; néanmoins, l'arrêt d'Henri IV limitant les charges du comte de Choisy, engagiste, à l'entretien de la halle, de la boucherie et de la geôle montre que l'ancien château était de fait abandonné. Il n'en restait plus que des ruines à la fin du XVII^e siècle⁵⁷.

On demeure donc frustré que cet édifice qui eut un tel impact symbolique chez les rois des XII^e et XIII^e siècles, remplaçant de fait l'ancien palais carolingien de Vitry, n'ait laissé aucun vestige qui permette vraiment d'en appréhender la structure.

56. MESQUI, « Les châteaux... » p. 25. AD Loiret, A 2 142, f^o 71 r^o.

57. VALOIS, *Inventaire des arrêts...* n^o 9256. Voir DOINEL, *Inventaire sommaire...* analyse du dossier disparu A 252 des AD Loiret.

► Fig. 11 : Neuville-aux-Bois. Extrait du cadastre napoléonien (AD Loiret, 3 P 224), section P. Le château se trouvait au sud, dans une petite enceinte commune avec l'église.



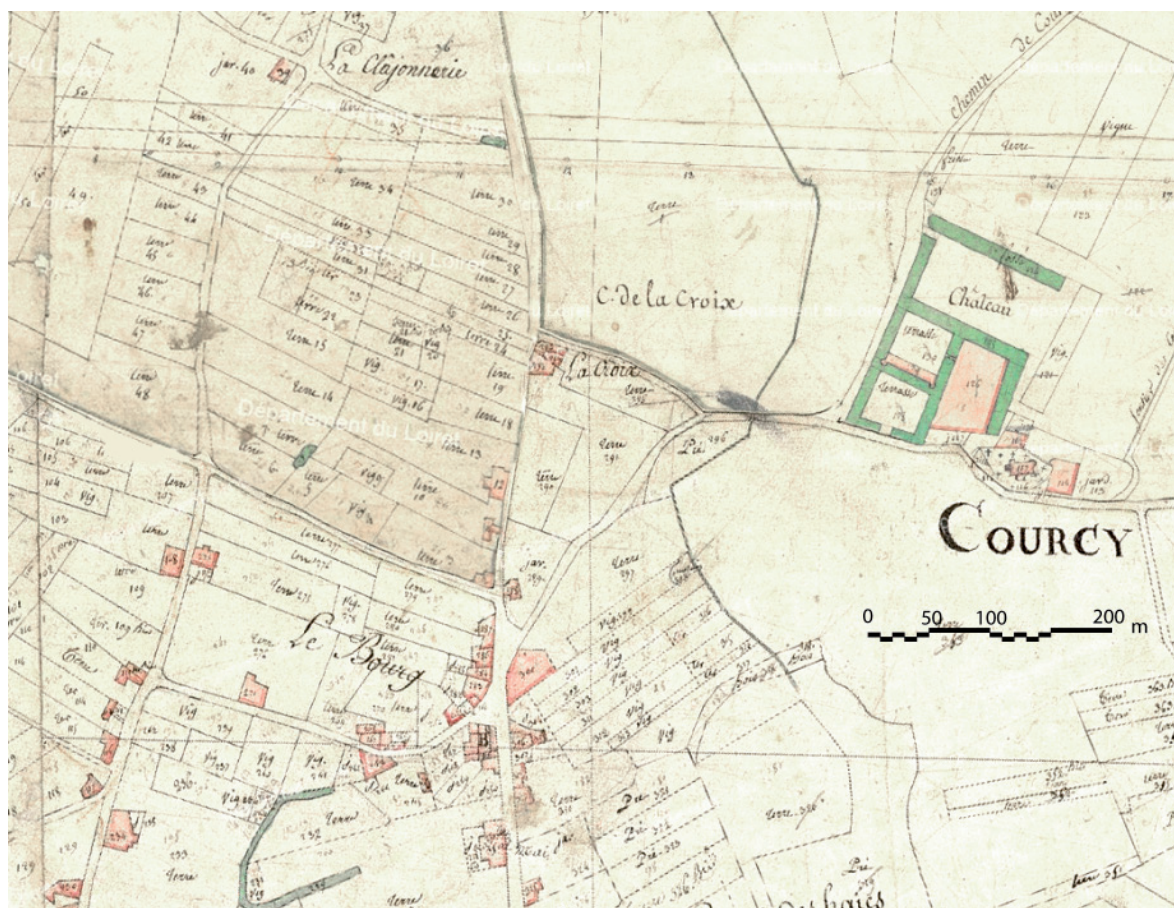
Boiscommun et Neuville-aux-Bois : des châtelainies peu fréquentées par les souverains

Boiscommun, châtelainie située au nord, ne fut que très épisodiquement visitée par les rois lors de leurs passages dans la forêt des Loges (fig. 7) : deux séjours de Louis VII, trois de Philippe le Hardi, quatre de Philippe le Bel, un passage de Philippe V, ne doivent certes pas masquer la lacune des sources, cependant la statistique est claire. Pourtant, c'est à Boiscommun que le descriptif des bâtiments est le plus clair dans les comptes de Philippe le Bel : une grande salle, la chambre du roi, la grande cuisine, le grenier, les étables, tous bâtiments qu'il fallut réparer à l'ascension 1305, et auxquels on consacra la somme non négligeable de 45 livres⁵⁸.

De tout cela, il ne restait sans doute plus que ruines dès le ^{xvii}e siècle : Chastillon figure d'ailleurs un pan de mur informe, et dans la première moitié du ^{xvii}e siècle, un jardin était acensé dans la « cour du chateau », preuve que ce dernier n'était plus qu'un souvenir (fig. 10)⁵⁹. Tout au plus les experts envoyés par la Société archéologique et historique de l'Orléanais en 1854 purent-ils voir, sous l'école et la mairie, deux caveaux qui étaient les geôles,

58. FAWTIER, *Comptes royaux...* n° 5 708.

59. Voir DOINEL, *Inventaire sommaire...* analyse du dossier A 191 des AD Loiret, disparu.



▲ Fig. 12 : Courcy-aux-Bois. Extrait du cadastre napoléonien (AD Loiret, 3 P 111). Assemblage factice des sections A, B et C. Noter la position excentrée de l'église paroissiale et du château par rapport au bourg.

et où ils trouvèrent deux cages en bois à la façon des « fillettes » de Louis XI, ainsi que des corselets métalliques destinés à attacher les prisonniers ; ils y sont encore⁶⁰.

La fréquence de passage des souverains dans l'autre châtellenie urbaine, Neuville-aux-Bois, située à proximité de la forêt, au nord-ouest, paraît avoir été encore plus faible ; mais le nombre des occurrences de *Novavilla* dans les actes est tel qu'il est vain de tenter un recensement. Philippe le Bel n'y fut lui-même qu'une seule fois, Philippe VI également, ce qui n'empêcha pas les menus travaux d'entretien aux édifices castraux permettant de l'accueillir au cas où une chasse l'amènerait là : à chaque fois ne sont évoquées, d'une façon générique, que les « maisons » du roi⁶¹.

Le village ne fut certainement enclos que d'une façon tardive, comme Lorris et Boiscommun ; on décèle encore au sud les traces d'une minuscule enceinte qui englobait l'église, et le château à l'ouest, dont la mairie reprit la place (fig. 11)⁶².

60. DUPUIS, « Église et château... »

61. Toussaint 1285 : travaux aux maisons, 24 l. (RHE, 22, 669). Ascension 1299 : 65 sous pour couvrir les maisons. Ascension 1305 : 115 s. aux maisons (FAWTIER, *Comptes royaux...* n° 2645, 5707).

62. CHOBERT, *Neuville...* p. 55-56. Le château aurait été reconstruit en 1580. L'enceinte aurait été bâtie en 1579 (CHOBERT, p. 59).

Châteaux royaux ou châteaux privés ?

63. Bellegarde (Loiret) porta jusqu'au XVII^e siècle le nom de Soisy-aux-Loges ou Choisy-aux-Loges.

64. TARTARIN, « Histoire généalogique... » p. 214 et sq. BAUCHI, « Les coutumes... »

65. FAWTIER, *Comptes royaux*...

66. Voir DE MAULDE, *Étude*... p. 451. BAUCHY, *Histoire*... p. 92. Généalogies orléanaises, t^o 52. Voir DOINEL, *Inventaire*... analyse du dossier A 2049 des AD Loiret (conservé).

67. LUCHAIRE, *Études*... n^o 89.

68. JARRY, *Histoire*... p. 178. LUCHAIRE, *Études*... n^o 352.

69. Renseignement fourni par Bruno Lagarde.

70. JARRY, *Histoire*... p. 178.

Le roi régnait-il toujours en maître dans les châteaux où il venait passer quelques repos après une journée de chasse ? Le cas de Soisy/Bellegarde⁶³ est intéressant de ce point de vue ; certes, seul Philippe le Bel y est signalé à deux reprises, et à l'époque où il y passa, il y existait un château tenu par la famille éponyme de Soisy ; on peut supposer que le roi y fut reçu par Philippe de Soisy, qui s'estimait châtelain et haut-justicier, mais fut débouté en 1321 d'un procès qu'il avait intenté en Parlement dès 1311 pour se faire reconnaître comme tel. Or ceci apparaissait dès 1124 dans la charte que donnèrent Louis VI et Hugues de Soisy aux habitants du village, où Louis VI apparaissait comme souverain mais aussi comme premier seigneur de la localité⁶⁴. Il fallut attendre le milieu du XIV^e siècle, après le passage du château, ou plutôt de la maison-forte, dans une branche de la puissante famille le Bouteiller de Senlis, puis aux mains du sulfureux favori des rois Nicolas Braque, pour que celui-ci obtienne de Jean le Bon en 1358 la haute justice.

Un autre exemple intéressant est celui de Courcy-aux-Loges, où un séjour royal existait et fut visité par Philippe III, puis par Philippe IV à trois reprises ; on y fit d'ailleurs de petites réparations à la geôle en 1299⁶⁵. En 1307, la seigneurie fut aliénée au profit d'Adam le Bouteiller de Senlis par Philippe le Bel, en échange de propriétés d'Adam à Draveil ; par acte séparé, Adam le Bouteiller acquit également la « maison Primbert » à Courcy, le tout avec la haute justice⁶⁶. On ne s'attachera pas à la description du château, dont l'énorme emprise fut fixée bien plus tard par la famille de l'Hôpital et leurs successeurs, mais au fait que ce château est directement attenant à la paroissiale, isolés à quelques centaines de mètres du bourg, et l'on peut vraisemblablement reconnaître, sur le cadastre napoléonien, l'ancien emplacement du château primitif à l'extrémité occidentale de l'enclos paroissial (fig. 12). Ici, comme à Vitry, Boiscommun et Neuville, les « châteaux royaux » sont réduits à la portion congrue.

Mais il est des sites où l'on cherche en vain l'endroit où les rois élurent leur séjour, lorsqu'ils vinrent à y passer. Ainsi est Nibelle, proche et dépendant de la châtellenie ou prévôté de Boiscommun, où en 1141 Louis VII signa une charte *in palatio nostro*⁶⁷ : on a vu plus haut qu'il ne faut pas accorder trop d'importance à cette formule diplomatique, mais on peut supposer qu'elle nécessitait au moins un bâtiment. En 1155, Louis VII permit aux moines de la Cour-Dieu de venir pêcher dans son vivier de Nibelle – et à l'occasion leur donna le droit d'usage sur sa carrière à Fay-aux-Loges, quel que soit le seigneur qui serait amené à tenir cette localité⁶⁸. Or le cadastre montre clairement, au sud de l'église paroissiale, une longue pièce appelée dans la matrice cadastrale « vivier du presbytère⁶⁹ ». Ce vivier royal fut probablement, comme la seigneurie elle-même, concédé à la famille de Courtenay, puis Gaucher, comte de Joigny, remplaça le droit de pêche des moines dans le vivier par une rente en seigle⁷⁰. On peut donc se demander si le château primitif n'était pas situé dans le prolongement de l'église, remplacé plus tard



◀ Fig. 13 : vue aérienne du village de Nesploy. À gauche en bas, tertre du « château de la Motte » (cl. IGN-Géoportail).

par le presbytère⁷¹ ; on aurait ainsi une structuration voisine de celles observées ci-dessus. On ne relève que peu de passages royaux ; curieusement, après une longue période d'absence depuis Louis VII, sous Philippe IV les séjours reprirent, et l'on relève au moins un passage de Philippe V en 1317 et deux passages de Charles IV en 1324 et 1325, comme si les fils de Philippe IV avaient gardé le souvenir des quatre séjours de leur père⁷².

Un deuxième site fournit une tout autre chronique : il s'agit de Nesploy, tout petit village lui aussi proche de Boiscommun, mais dépendant de la prévôté de Lorris (fig. 13). En 1311, Philippe le Bel gratifia son valet des écuries Othelin dit Mauclerc de la maison d'un certain Jean de Naplin – il faut comprendre Nesploy. Cette maison était parvenue dans le domaine royal à cause des forfaits commis par ce Jean de Nesploy, qui lui valurent la peine capitale⁷³. Il semble qu'Othelin soit décédé en 1336 sans héritiers⁷⁴ ; quoi qu'il en soit, le 11 avril 1344, malgré l'extrême proximité de Boiscommun, Nesploy figurait fièrement parmi les dix châtelainies constituant le duché d'Orléans qui venait d'être donné en apanage à Philippe de France, cinquième fils de Philippe VI de Valois ; elle perdit ce statut dans la constitution de l'apanage de Louis d'Orléans, et ne le retrouva plus, mais conserva le qualificatif de châtel ou d'hôtel par la suite⁷⁵. Il s'agit donc d'une résidence de chasse créée tardivement – Philippe IV y résida une seule fois, en 1314, l'année de sa mort⁷⁶, et l'on ne sache pas que d'autres y aient résidé. Pourtant, des travaux y furent menés pour sa défense et son entretien dans la première moitié du xv^e siècle, jusqu'à la funeste année de 1455 où l'on transporta six milliers de tuiles de Nesploy à Yèvre, signe probable de la déchéance définitive. Il est vrai que, tant en 1407-1408 qu'en 1448-1449, les bâtiments du château, une salle et un « hôtel où souloit avoir pavillon » semblaient dans un état de dégradation avancé ; ceci n'empêcha pas en 1413-1414 l'écuyer s'y prétendant capitaine de commettre des exactions aux alentours, motivant l'envoi de sergent sur les lieux – il avait

71. Il existe néanmoins à l'est de la bourgade un vaste emplacement en forme de parallélogramme, entouré d'un fossé en eau dans le cadastre napoléonien ; peut-être s'agissait-il d'une maison-forte, mais il n'en demeure ni preuve ni trace (renseignement fourni par Bruno Lagarde).

72. Itinéraires royaux (LALOU, THOISON, etc.)

73. AN, JJ 46, n° 166. Othelin s'était vu d'abord gratifier des biens d'un certain Guillaume Bario, mais l'administration royale s'aperçut les avoir donnés à quelqu'un d'autre, et utilisèrent donc les biens de Jean de Nesploy. On apprend par un arrêt du Parlement de 1318 qu'Othelin eut à faire à un couple qui prétendait avoir le droit sur la moitié des appartenances de la maison et le tiers de divers droits ; l'arrêt cassa le jugement du bailli qui donnait tort au couple plaignant, mais laissait ouverte la question de l'étendue exacte des droits d'Othelin (*Olim du Parlement*, t. III-2, p. 1383-1385).

74. Voir Gaëlle LECLERC, « Histoire de Nesploy », dans le *Nesploy. Bulletin 2014*, p. 20-21 ; au 29 avril, également consultable en ligne sur <http://www.nesploy.fr/wp-content/uploads/2014/01/Histoire-de-Nesploy-pour-site-Internet-2.pdf>.

75. En 1392, un concierge est nommé pour l'hôtel ducal (AD Loiret, 2 J 80, en ligne sur la base de données RIHVAGE, <https://rihvage.univ-tours.fr/>).

76. Itinéraires royaux (LALOU, *Itinéraire...*)

► Fig. 14 : Villiers-aux-Loges, à Vennecy. Extrait du cadastre napoléonien (AD Loiret, 3 D 333), section I. Noter à gauche la terre de la Garenne, et au nord les terres de Chantenon qui portaient un moulin à vent.



77. Voir les pièces conservées dans les dossiers A 177, A 906, 2 J 80 des AD Loiret, en ligne sur la base de données RIHVAGE, <https://rihvage.univ-tours.fr>, ce qui permet une consultation aisée, même si certaines des pièces techniques sont dans un état ne facilitant pas leur lecture.

78. Le site est mentionné dans la prisée de 1332 (Fourquin, *Le domaine royal...*) L'auteur se méprend dans l'identification (en corrigeant à tort la bonne localisation de Fawtier dans les *Comptes royaux*). Élisabeth Lalou rétablit la bonne identification de Villiers à Vennecy dans ses ouvrages. Le cadastre révèle une ferme qui n'a plus rien d'ancien, mais elle voisine une pièce de terre appelée la Garenne, tout à fait caractéristique ; la prisée du Gâtinais réalisée en 1332 signale un moulin à proximité, encore existant sur le cadastre napoléonien, ce qui ne laisse aucun doute.

79. FAWTIER, *Comptes royaux...* n° 6458.

80. Itinéraires royaux (« *Regum mansiones...* » ; VIARD, « Itinéraire... »)

décampé avant qu'ils n'arrivent⁷⁷. Traditionnellement, on situe le château à la Motte, dans le bois du Buisson situé au sud-est ; cependant, il n'existe à ce jour aucune preuve archéologique, d'autant qu'une autre maison noble semble s'être trouvée sur le territoire.

On voit ainsi que les rois et les princes faisaient feu de tout bois pour trouver des relais à leur convenance lors de leur chasse, les abandonnant tout aussi facilement, surtout s'ils battaient de l'aile. Un autre cas, qui n'eut jamais le statut de château, est celui de Villiers-aux-Loges (fig. 14), ferme située sur la commune de Vennecy⁷⁸ pour laquelle Philippe le Bel consacra la somme importante de 308 livres pour la maçonnerie, 102 livres pour la charpenterie⁷⁹. Comme pour Nibelle, il est amusant de voir que les successeurs de Philippe le Bel y séjournèrent, Charles IV en 1324 ; Philippe VI, neveu de Philippe le Bel, y séjourna quatre fois en 1331, 1342 et 1343⁸⁰ ; la série se tarit, et l'on peut penser que la guerre de Cent Ans et les destructions anglaises furent la cause de cela.

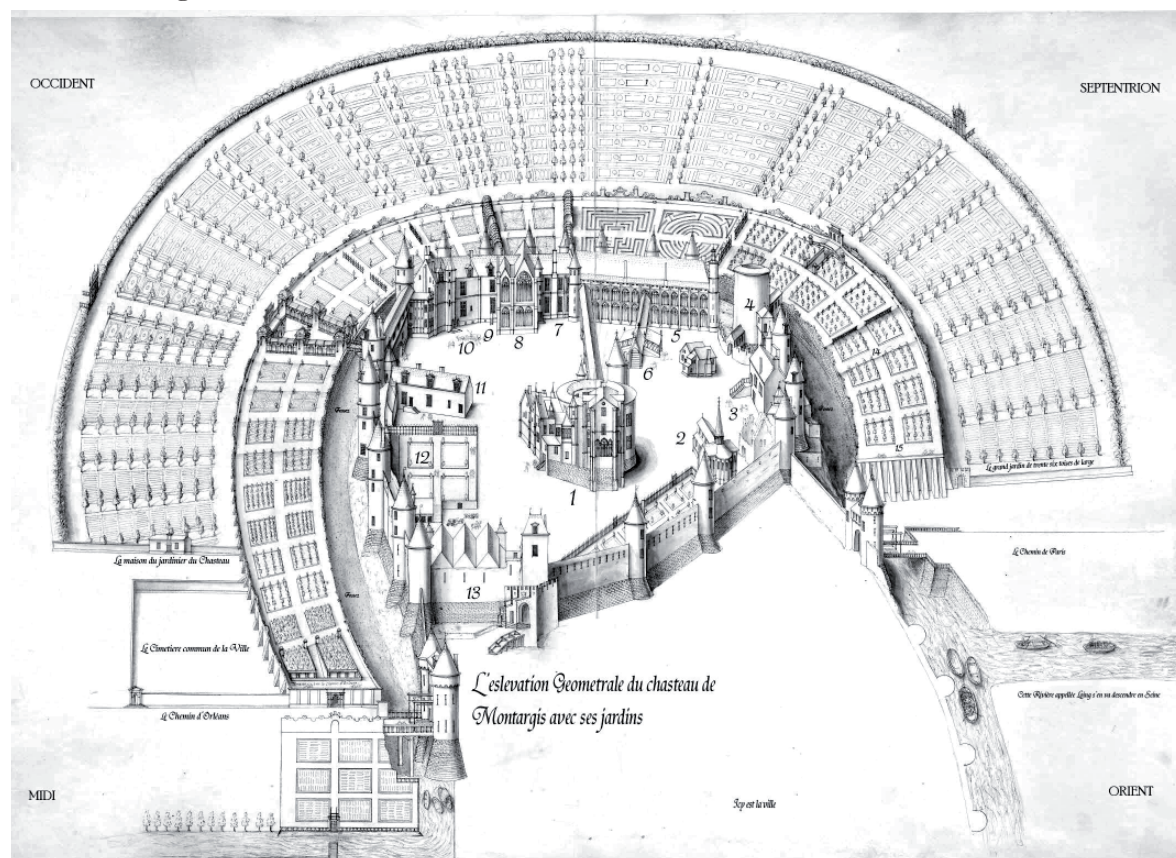
On citera enfin les sites où les rois se faisaient héberger par d'autres ; il semble que ce fut le cas pour Mareau et Loury, qui étaient des terres épiscopales. Il n'était pas rare que les souverains usent de l'hospitalité (forcée) des établissements religieux, comme l'abbaye de la Cour-Dieu, les Célestins d'Ambert, et plus à l'est l'abbaye de Ferrières ou les Dominicaines de Montargis – on aura passé sous silence les séjours à Orléans, tant au Châtelet qu'aux abbayes de Saint-Euverte et Saint-Aignan.

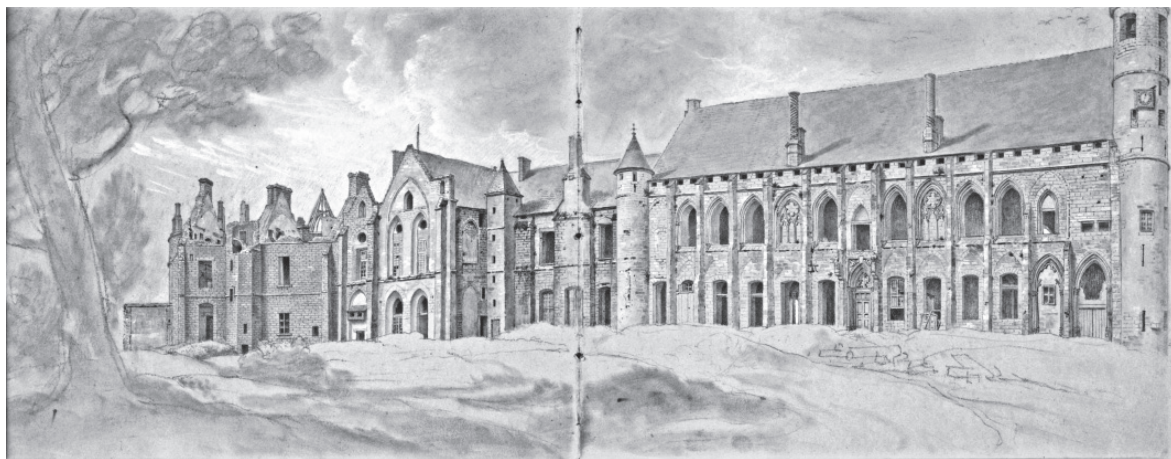
Châteaux et chasses royales dans les forêts de l'Orléanais

Montargis : le palais fortifié du Gâtinais et son correspondant forestier, le château des Salles de Paucourt

Situé au nord-est du territoire qui vient d'être évoqué, Montargis y était extrêmement souvent un point d'entrée, d'autant que la capitale gâtinaise incorporée au domaine royal par Philippe Auguste en 1188 voisinait une forêt giboyeuse, la forêt de Paucourt. D'une façon fréquente, les souverains joignaient l'utile à l'agréable, le séjour de cour à Montargis et le séjour de chasse à Paucourt : pour n'en citer qu'un exemple, on citera le cas où Philippe IV et son épouse faisaient route ensemble – comme le plus souvent – dans la deuxième quinzaine de décembre pour aller passer les fêtes de la Nativité à Saint-Benoît. Le 12, ils étaient à Nemours, puis le 13 se

▼ Fig. 15 : Montargis. « L'élévation géométrale du Chasteau de Montargis avec ses jardins ». Dessin original sur velin de Jacques Androuët du Cerceau (British Museum, 1972, U 817). Les légendes originales ont été remplacées par l'auteur à l'aide de Photoshop de façon à être mieux lisibles, ce qui a permis également d'ajouter les légendes figurant dans le plan géométral (1972, U 816). 1 : Le Donjon. 2 : Temple. 3 : L'hostel de Guienne. 4 : La grosse tour. 5 : La grande salle. 6 : Le grand escalier. 7 : Salle aux Archives. 8 : La Chapelle. 9 : Antichambre. 10 : Chambre. 11 : L'hostel d'Orléans. 12 : Jardin d'Orléans. 13 : Ecuries pour mulets [à gauche], jumens [au centre], et chevaux [à droite]. 14 : Le jardin de 18 toises de large. 15 : Terrasse sur le chemin de Paris.





▲ Fig. 16 : Montargis. « Vue panoramique du château de Montargis », par Anne-Louis Girodet-Trioson, dessin exécuté en 1810, la vue étant prise du nord-est (cl. J. Faujour/Musée Girodet). Cette vue provient d'un album conservé au Musée Girodet de Montargis. On reconnaît à droite la grande salle (l'auteur n'a pas représenté le haut de la tourelle de l'horloge), avec au centre les deux portes superposées, la porte supérieure donnant accès au grand escalier à trois rampes ; on voit à gauche et à droite les deux fenêtres murées pour accueillir les cheminées latérales. Au-delà de la seconde tourelle, le bâtiment dit « salle des archives » par du Cerceau, avec sa monumentale souche de cheminée ; puis la chapelle, flanquée à gauche par un oratoire, l'antichambre et la chambre.

81. Itinéraires royaux (LALOU, *Itinéraire...* t. 2, p. 194).

82. FAWTIER, *Comptes royaux...* n° 5 713-5 719.

83. Sur le shell-keep, voir CORVISIER, « Les Shell-keeps... ». Sur l'enceinte et la tour du château, voir HAYOT, *L'architecture...* p. 1028.

84. PIGE, *Histoire du château de Montargis...*

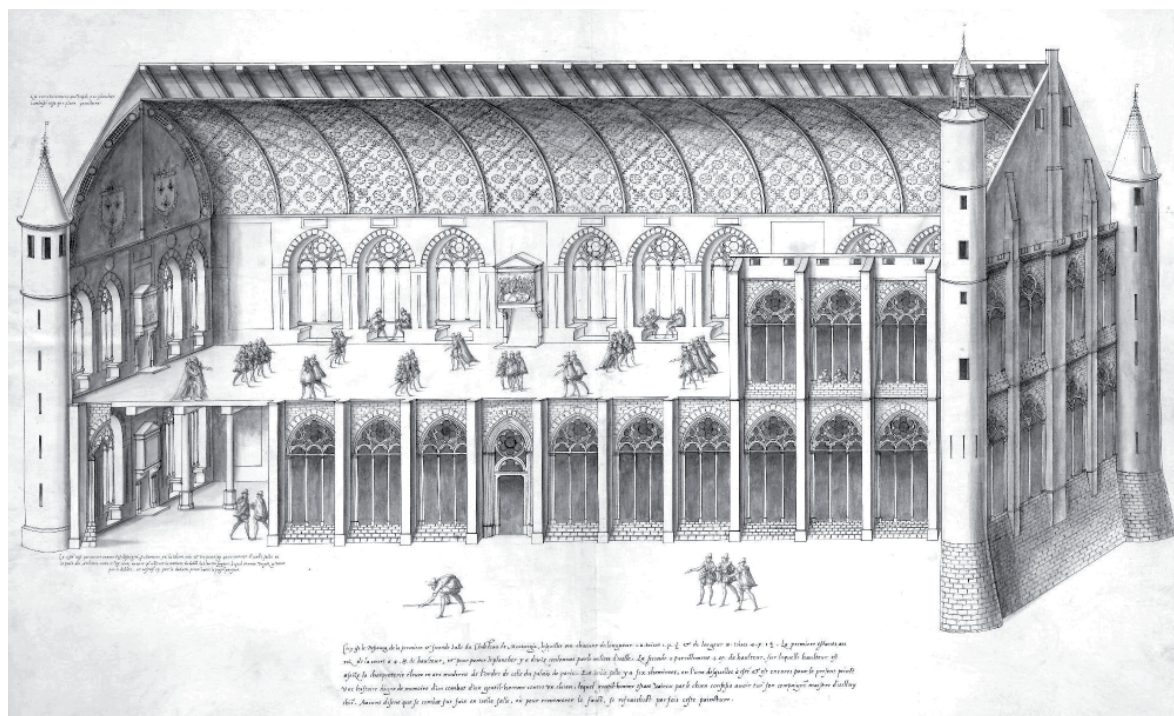
85. Les originaux des dessins sont conservés au British Museum de Londres ; voir *Les Plus Excellents Bastimens de France*, t. 1, édité en 1576, f° 5 r°-v° pour le texte (en ligne au 30 avril 2017 sur <http://architecture.cesr.univ-tours.fr>). Le grand avantage des originaux est qu'ils portent des légendes non reprises dans les gravures publiées.

86. Voir l'article en ligne <http://www.musee-girodet.fr/carnet-de-vues-du-chateau-de> (au 01/05/2017).

séparèrent, la reine allant directement à Montargis alors que son époux allait chasser deux jours à Paucourt. Ils se retrouvèrent le 15 à Montargis où ils restèrent jusqu'au 20 au plus tard⁸¹. L'association entre les deux sites était telle qu'en 1305, c'était le concierge de Paucourt qui rendait les comptes de dépenses d'œuvres pour Montargis et Paucourt⁸².

Il n'est bien sûr pas question de proposer une monographie du château de Montargis, qui manque pourtant cruellement. On sait que le château primitif, qui comprenait un « shell-keep » ou « donjon annulaire » sur une motte entouré par une vaste enceinte, fut entièrement transformé par Philippe Auguste qui le dota, ainsi que la ville, d'une enceinte régulièrement flanquée de tours à archères, et y plaça une des fameuses tours philippiennes isolées du corps de place par un fossé propre (fig. 15)⁸³.

Plus tard, le château fut modifié par le remplacement des anciens bâtiments résidentiels – voire leur construction a nihilo, contre le mur ouest de la grande cour fortifiée. La « Bande noire » en eut raison entre 1810 et 1834, ne laissant pas subsister une seule pierre de ces anciens logis ni de la majorité des tours (fig. 16)⁸⁴. Heureusement, des superbes plans et perspectives de Jacques Androuët du Cerceau viennent fournir une représentation extrêmement précise, comme à l'habitude, de l'ensemble bâti⁸⁵ ; par ailleurs, les artistes du début du XIX^e siècle ont fixé, avec plus ou moins de précision, les bâtiments dans leur lente extinction. Parmi eux, on citera particulièrement Anne-Louis Girodet-Trioson, qui constitue en mars 1810 un carnet de dessins du château avant sa destruction d'une remarquable précision (fig. 16)⁸⁶. La partie la plus



▲ Fig. 17 : Montargis. Perspective en écorché de la grande salle, par Androuët du Cerceau. Dessin original sur velin conservé au British Museum (1972, U 818). On trouve en légende basse le texte suivant :

« Ceci est le desseing de la première et seconde salle du chasteau de Montargis, lesquelles ont chacune de longueur 28 toises 1 pied $\frac{1}{2}$ et de l'argeur 8 toises 4 pieds $\frac{1}{2}$. La première estante au rez de la court a 4 thoises de haulteur, et pour porter le plancher y a douze colonnes par le milieu d'icelle. La seconde a pareillement 4 thoises de haulteur, sur laquelle haulteur est assize le charpenterie élevée en arc moderne de l'ordre de celle du palais de paris. En icelle salle y a six cheminées, en l'une desquelles a esté et est encore pour le présent peinst une histoire digne de mémoire d'un combat d'un gentil-homme contre un chien, lequel gentil-homme estant vaincu par le chien confessa avoir tué son compaignon maitre d'icelluy chien. Aucuns disent que se combat fut fait en icelle salle, où pour remémorer le fait, se refraischit parfois ceste peinture. »

À gauche, en haut : « Les enrichissemens que vous voyez à ce plancher lambrissé n'est que platte peinture. »

Enfin à gauche, en bas : « Ce costé n'est pas ouvert comme il est desseigné, seullement y a la cheminée et un passage pour entrer d'icelle salle en la salle des archives ; mais je l'ay ainsi ouvert pour monstrier la maniere du dedans de l'autre pignon, lequel comme voyez ; ce veoit par le dehors, et cestuy-cy par le dedans pour veoir le pignon parfait. »

En d'autres termes, Androuët du Cerceau a représenté de façon factice l'intérieur du pignon nord-est en lieu et place du pignon sud-ouest.

87. *Chronique de Saint-Pierre-le-Vif*, p. 544 : « *Illo tempore, fecit fieri palatium ad Montem Argi, qui libenter ad venationem ibat, precipue ad lupos.* »

88. CHRISTINE DE PISAN, *Le livre des fais et bonnes meurs du sage roi Charles*, manuscrits composés en 1404, BnF, ms. fr. 10 151-10 153, f° 69 v°. La consultation directe des manuscrits donne une leçon différente de la version publiée en 1854 par Michaud et Poujoulat, qui donnait fausement « *Montargis, où fist faire moult noble sale* ».

89. MORIN, *Histoire générale*... p. 16. Jouvente fondit en 1369 la cloche de l'horloge de Vincennes, en 1371-1372 celle du Palais de la Cité, en 1376-1377 celle du manoir royal de Beauté : voir CHAPELOT, « L'horloge... »

90. On ne peut s'appuyer sur Androuët du Cerceau pour restituer ces baies, qu'il a idéalisées. En fait, les dessins de Girodet et de Motte figurent au premier étage deux fausses baies qui cachaient deux cheminées présentes dans la salle, dont on voit les souches polygonales ; ces deux fausses baies sont à l'époque les seules qui ont conservé un décor gothique.

91. Voir la description de l'érudit provençal Peyresc publié par STEIN, « Une ancienne description... » Cet érudit est beaucoup plus précis que Morin et Androuët du Cerceau sur l'aspect héraldique.

intéressante est constituée par la trilogie grande-salle/chapelle/appartements royaux qui s'étendait du nord au sud ; on peut inférer des divers documents que ces bâtiments étaient au moins postérieurs au milieu du XIII^e siècle, particulièrement la grande salle et la chapelle, déjà largement défigurés dès avant la Révolution.

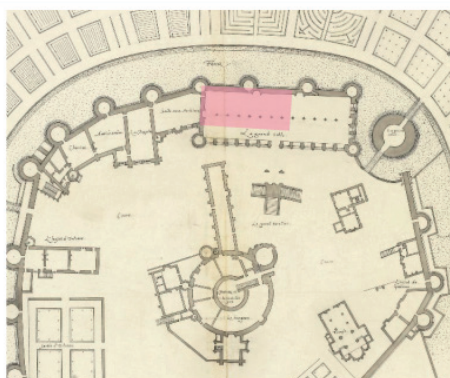
On dispose de peu de mentions de travaux, et elles sont dues à des chroniqueurs. À la fin du XIII^e siècle, le moine Geoffroy de Courlon, dans sa *Chronique de l'abbaye Saint-Pierre-le vif de Sens*, rédigée vers 1295 écrivait peu après avoir mentionné les réceptions qui suivirent le couronnement du roi en 1271 : « En ce temps là, il fit faire un palais à Montargis, car il allait volontiers chasser, surtout les loups⁸⁷ ». Plus tard, Christine de Pisan écrivit en 1404, dans son panégyrique de Charles V : « *Moult fit redifier ; notablement de nouvel le chastel de Saint-Germain-en-Laye ; Creel ; Montargis, où fist faire moult notable sale*⁸⁸ ». Pour compléter cette mention, l'historien du Gâtinais dom Morin rapporte qu'une horloge existait au sommet d'une des tourelles de la grande salle, sur laquelle était gravée la mention suivante : « *Charles le Quint Roy de France pour Montargis ains pour remembrance pour advis faire me fit par Jehan Jouvente l'an mil CCC cinquante et trente* ». On sait que Jean Jouvente était un fondeur de cloches de grande réputation, qui travailla à de nombreuses reprises pour Charles V⁸⁹. Cette cloche dans son campanile apparaît bien sur la perspective cavalière de la grande salle en écorché donnée par Androuët du Cerceau.

L'élément le plus notable est la grande salle, dont Androuët du Cerceau donne une vue saisissante (fig. 17) : il s'agissait d'un édifice possédant deux niveaux de salles d'apparat superposés, pourvus vers l'intérieur de la cour de grandes baies gothiques à deux colonnettes portant un remplage fait de trilobes imbriqués sous une grande rose polylobée⁹⁰. La salle supérieure, à six cheminées, était couverte d'une charpente entièrement lambrissée, peinte de roses rouges au cœur desquelles étaient les armes de France ; les entrails étaient peints aux armes de France en fleurs de lys sans nombre, puis alternaient avec les armes des princes apanagés de Bourbon, de Bourgogne, d'Anjou, etc. Sur les pignons, de chaque côté des cheminées d'extrémité, se trouvaient peints les écus de France à trois lys et ceux de l'Empire, et de l'autre côté de la salle, ceux de Hongrie et de Castille – tout autant d'alliés que Charles V gagnait à sa cause à la fin des années 1370 ; les fenêtres étaient ornées d'armes de France et de fuseaux de Bavière, montrant peut-être qu'elles furent peintes après le mariage de Charles VI et d'Isabeau de Bavière⁹¹.

Cette mise en décor date manifestement de Charles V, de même que la surélévation de la tourelle d'escalier d'angle nord-est pour accueillir la cloche de l'horloge. Pour autant, l'architecture, telle qu'on peut la restituer en associant les dessins d'Androuët, de Girodet et Motte semble bien peu à la mode pour un édifice de Charles V, et je l'attribuerais volontiers à Philippe le Hardy, tant les ressemblances sont grandes avec des édifices tels que le palais de Châtillon-sur-Indre édifié par Pierre de la Broce en 1274-1278 et achevé



◀ Fig. 18 : Montargis. Vue de la façade nord-est après la première phase de démolition, dessin et lithographie Claude Motte (cl. Médiathèque du Patrimoine). On voit que le lanternon de la cloche de l'horloge a déjà été démonté.



◀ Fig. 19 : Paris – Montargis – Châteauneuf-sur-Loire. Comparaison des dimensions des trois grandes salles (la salle de Châteauneuf est figurée uniquement par une trame rose superposée aux deux autres). On s'aperçoit que cette salle est quasi exactement au quart de la surface de celle de Paris.

par Philippe le Hardi en 1283⁹² ; ou encore le manoir abbatial du Tortoir, voire même la Galerie des merciers du Palais de la Cité à Paris⁹³. Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans une longue démonstration, mais on retiendra le plan rythmé par des contreforts à retraits successifs, le flanquement par des tourelles maigres, ainsi que le style des fenêtres à remplage intégrant roses et trilobes au-dessus des lancettes elles-mêmes trilobées, sans encore emprunter un dessin en accolade comme le pratiquera par exemple l'architecte de la Saint-Chapelle de Vincennes. On n'oubliera pas non plus l'imposant escalier à trois rampes convergentes, pourvu en son centre d'un perron où l'on rendait la justice, à l'image du perron du grand degré de la Galerie des Merciers. La couverture du perron, en charpente recouverte de plomb, avait été refaite par Charles VIII, comme l'indiquent Androuët, dom Morin et l'érudit Peyresc, qui avaient pu voir les inscriptions *Carolus VIII* entre les divers figurines de bois représentant des anges musiciens⁹⁴.

On attribuera plus volontiers à Charles V la chapelle, et peut-être le reste des appartements (fig. 18), voire les bâtiments adjoints au « donjon annulaire » (fig. 15)⁹⁵ ; l'achèvement de l'ensemble, y compris la remise en

92. FOUCHER, « Le palais de Pierre de la Broce... » et PERRAUT-TOURNASRE, « Étude et interprétation... »

93. Sur Le Tortoir, voir CRÉPIN-LEBLOND, « Le domaine du Tortoir... », qui procède aux mêmes comparaisons réciproques que les nôtres. On ne dispose malheureusement de vues de la galerie Mercière que prises durant sa destruction après l'incendie du Palais en 1776 ; la plus précise est celle de Thomas Froideau, lithographiée par Nicolle, « Vue de la démolition du Palais telle qu'elle était à la Saint-Jean de l'année 1777. » (Bibl. Ste-Geneviève, Coll. Gunébault, Icono_topo_6_rés_P_0009)

94. La fonction de perron de justice pour le Prévôt de l'Hôtel est rappelée par DOM MORIN, *Histoire...* p. 16.

95. Christian Corvisier proposait, dans sa thèse, que le bâtiment cruciforme adossé à l'est du « donjon annulaire » aurait pu être la chambre de Charles V (voir CORVISIER, *Les tours...* p. 431-438). Il existait évidemment une chapelle et grande salle, une *aula*, bien avant Charles V :

à l'Ascension 1248, on réparait les vitraux de la chapelle de la reine (RHF, 21, p. 274) ; à l'Ascension 1305, on reconstruisait la souche d'une cheminée de la grande salle abattue par le vent (FAWTIER, *Comtes royaux*... n° 5713).

96. Le roi Charles V demeura extrêmement limité dans ses déplacements à la région parisienne ; ce n'est qu'à partir de 1376, en juillet et en août, qu'on le voit séjourner à Montargis, en 1377, il y est quelques jours en septembre. En 1378, il y passe une quinzaine de jours en octobre-novembre. En 1379, il y est du 24 juillet au 19 août au moins, puis du 13 au 19 septembre, et il y passe quasiment la totalité des mois d'octobre, novembre et décembre, jusqu'à la mi-janvier 1380. On peut supposer que c'est à ce moment que fut accrochée la cloche de Jean Jouvent. Voir Itinéraires royaux (PETIT, *Les séjours*...)

97. DOM MARIN, *Histoire générale*... p. 85.

98. Analyse par Doinel de AD Loiret, A 997, disparu.

décor de la salle, pourrait expliquer les séjours prolongés que le roi fit dans la ville en 1378 et 1379⁹⁶.

Si l'on compare les grandes salles bâties à Châteauneuf-sur-Loire et à Montargis (fig. 19), la différence est majeure : on ferait tenir quasi quatre salles de Châteauneuf dans celle de Montargis, véritable salle palatiale statuaire – et en cela comparable en dimensions à la grande salle du palais de Paris même si elle lui est un peu inférieure en superficie, et la salle « aux champs » de Châteauneuf.

Paucourt

On l'a vu plus haut, rois et princes tenaient leur cour à Montargis, mais chassaient à Paucourt avant de rejoindre d'autres contrées giboyeuses. La résidence de Paucourt portait le nom de « la Salle ». Dom Morin en parlait avec emphase :

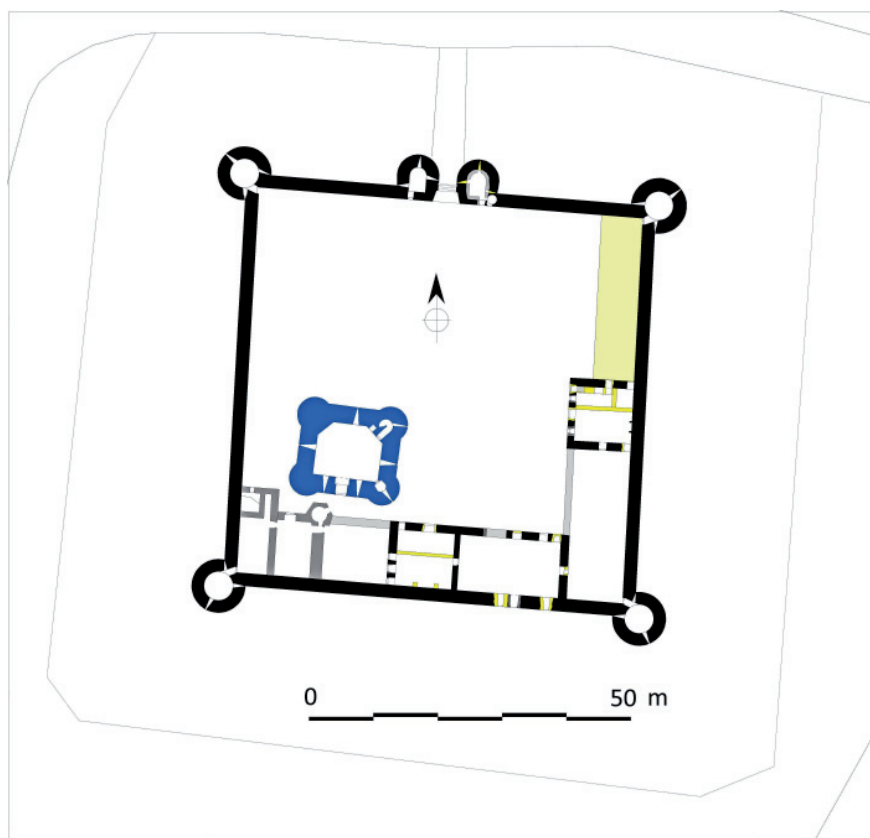
« Là se voyent encores quelques vestiges d'un ancien chasteau qui se nommoit la Salle, très ample et fort antique, auquel les roys et les princes prenoient leurs délices, s'exerçant en ces quartiers là au plaisir de la chasse [...]. Or ce chasteau est nommé la Salle, non sans raison : car en iceluy il y avoit une grande spacieuse et magnifique salle, qui se voyoit encore en son entier l'an 1403, tesmoin une charte, en date de ceste année là, donnée en ladite salle du chasteau de Paucourt, laquelle est en nostre abbaye de Ferrière⁹⁷ ».

La réalité semble avoir été plus proche d'un simple relais de chasse : le compte de 1248 évoque des travaux de remise de planches et de terrées aux maisons, et malgré la fréquence des passages des souverains, on lit en définitive en 1407 dans des lettres de Louis d'Orléans : « *nostre dicte salle est de présent destruite est desmolie et que les boys d'entour icelle où estoient lesdictz plaisseiz sont creuz et desjà trop haults, iceulx habitans seront tenus de faire, de sept ans en sept ans, d'autre plaissieiz en nous garennnes ou aillieurs où il sera advisié estre proufitable pour nous*⁹⁸ ». Il s'agissait en fait de palissades que les habitants de Paucourt étaient censés installer et entretenir en forêt pour le gibier, et dont on ne retrouvait plus trace. L'assassinat du duc d'Orléans en 1407 fit rentrer Montargis dans le domaine royal, mais comme pour d'autres anciennes résidences de la région, le temps de la ruine définitive semblait avoir sonné.

Pour finir, Mez-le-Maréchal

Comme nous avons commencé cet article, nous le terminerons en évoquant le cas de Mez-le-Maréchal, particulier en ce qu'il fut une de ces demeures achetées sur le tard par Philippe le Bel pour compléter sa liste de résidences, et qu'il eut une vie très active par la suite, tant par le nombre des visites des apanagistes ou des souverains, que par les bâtiments qui y furent construits ou transformés.

Il fit partie du douaire de Clémence de Hongrie, veuve de Louis X qui y avait séjourné une fois après la mort de son père ; le fait qu'il soit dans le



◀ Fig. 20 : Mez-le-Maréchal. Plan général du site (rel. Denis Hayot et Jean Mesqui, dessin Jean Mesqui sept. 2016, sur fonds de plans Martine et Florian Renucci, Michel Piechaczyk. En noir, les parties résidentielles originelles probables, en gris foncé le logis ajouté au XIV^e siècle.

douaire de sa veuve n'empêcha pas Philippe V, puis Charles IV d'y séjourner à l'occasion, mais c'est le roi Philippe VI qui le visita le plus souvent, au moins à cinq reprises – depuis 1328 il avait réintégré le domaine, faisant formellement partie du douaire de la reine Jeanne de Bourgogne. Jean II s'y arrêta en 1352, son fils en 1366⁹⁹. À partir de cette date, le château perdit tout intérêt pour les rois, qui en firent une monnaie d'échange dans leurs tractations diplomatiques, l'intégrant en définitive au duché de Nemours¹⁰⁰.

Ce château est intéressant à plus d'un titre, car il contient à la fois une « maison-tour » de la seconde moitié du XII^e siècle, surélevée suivant les canons de Philippe Auguste, et une enceinte quadrangulaire flanquée de tours circulaires, avec porte à deux tours, souvent citée comme l'archétype du modèle « philippien » (fig. 20)¹⁰¹. Mais ce site présentait un ensemble résidentiel d'un grand intérêt, comprenant deux ailes en retour d'équerre sur les flancs est et sud. Une partie des anciens bâtiments, à l'est, a été restaurée, malheureusement sans grand souci des percements originaux ; il ne demeure que des ruines des autres édifices, voire seulement des traces par endroits, mais l'on distingue fort bien à l'angle sud-ouest les substructions d'un logis adossé à l'est aux édifices plus anciens. Ce logis, pourvu d'un escalier en vis, était totalement engoncé entre la muraille, l'aile plus ancienne, et la

99. Voir Itinéraires royaux (THOISON, *Les séjours...* ; VIARD, « Itinéraire... »)

100. COLLECTIF, « Mez-le-Maréchal... » p. 15-25.

101. Voir bibliographie citée en note 1. Bonne notice dans HAYOT, *L'architecture...* p. 974-983.

« maison-tour », au point que seul un étroit passage permettait de contourner la tourelle sud-ouest de celui-ci.

Ce logis était pourvu probablement d'une enfilade chambre/garde-robe/retrait et latrines, celles-ci se situant dans une tourelle placée au raccord nord-ouest du logis avec la courtine occidentale du château. Il était doté tant vers l'intérieur que vers l'extérieur de grandes fenêtres à meneau et croisillon, assez frustes dans leur mouluration, sans que ceci ne fournisse un indice de datation fiable (fig. 21). Par ailleurs, on ne manque pas de déceler dans les élévations subsistantes des reprises manifestes et nombreuses, dès le Moyen Âge, montrant que ces logis furent amplement utilisés et remaniés.

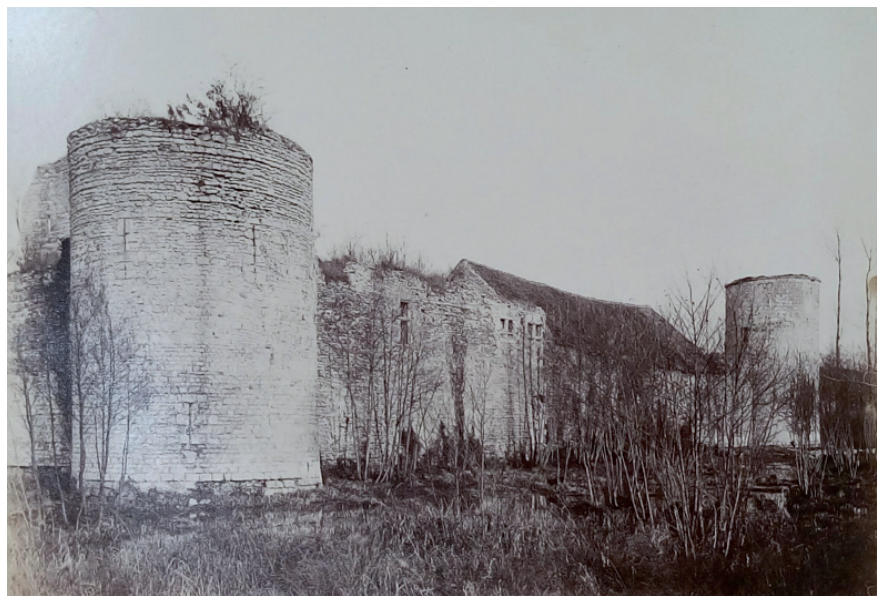
Je pense qu'il s'agit ici des restes du logis royal qui compléta le logis plus ancien des Clément ; cependant, seule une analyse archéologique fine des élévations permettra de faire la part des choses entre les diverses époques¹⁰².

Ce château de Mez-le-Maréchal, mais aussi tous ceux qui ont été évoqués ici, montrent le potentiel qui existe encore dans la recherche sur les sites secondaires de l'activité royale, ces manoirs et résidences qui pouvaient aller du simple ensemble de maisons et chapelles de bois protégées par un fossé, jusqu'à de somptueux édifices pourvus de magnifiques jardins. Il en est certains qui ont désormais leur célébrité, comme le château du Vivier (Fontenay-Trésigny, Seine-et-Marne) récemment étudié¹⁰³ ; d'autres, plus au nord, dans l'ancienne seigneurie de Crécy acquise pour ses forêts par le roi, conservent des restes abandonnés qui attendent de plus en plus urgemment leur historien, comme le site de Becoiseau à Mortcerf (Seine-et-Marne), où tous les descendants de Philippe IV, directs ou indirects, vinrent séjourner.

102. On se réjouit de ce point de vue que le château a été acquis récemment par Florian Renucci, directeur de l'œuvre du château de Guédelon dans l'Yonne, premier chantier d'archéologie vivante et pédagogique des techniques constructives au Moyen Âge.

103. CORVISIER, « Fontenay-Trésigny... »

► Fig. 21 : Mez-le-Maréchal. Vue de la façade sud, prise depuis le sud-ouest, à la fin du XIX^e siècle. On reconnaît au premier étage les trois fenêtres, dont deux à croisée qui éclairaient la chambre du nouveau logis (cl. BnF).



Châteaux et chasses royales dans les forêts de l'Orléanais

Bibliographie

- BARDIN (Abbé), *Châteauneuf, son origine et ses développements avec deux mémoires sur ses anciens noms*, Châteauneuf : Perrot-André, 1864.
- BAUCHY (Jacques-Henry), « Les coutumes de Lorris sont-elles nées à Bellegarde ? », *Bulletin de la société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. III, n° 22, p. 185-195.
- BAUCHY (Jacques-Henry), *Histoire de la forêt d'Orléans : La forêt des libertés*, Paris : éd. de l'université et de l'enseignement moderne, 1991.
- BERNOIS (Abbé Constant), « La seigneurie de Courcelles-le-Roi », *Annales de la société historique et archéologique du Gâtinais*, 1886, p. 28-56.
- BERNOIS (Abbé Constant), *Lorris-en-Gâtinais, châtellenie royale et ville municipale*, Autremencourt : Le Livre d'histoire, 2005 (rééd. de l'édition parue aux Bonnes presses orléanaises en 1914).
- BLOMET (Roger), CARAIRE (Gabriel), *Sur les traces du château de Montargis. Études topographique et géophysique*, Fonds de dotation « Château royal de Montargis », Montargis, s. d.
- CHAPELOT (Jean), « La cloche de l'horloge de Charles V sur le châtelet du donjon » in : *Vincennes. Du manoir capétien à la résidence de Charles V*, Dossier d'Archéologie, n° 289, p. 74-75.
- CHARAGEAT (Marguerite), « Le parc d'Hesdin, création monumentale du XIII^e siècle », *Bulletin de la société de l'histoire de l'art français*, 1950, p. 94-106.
- CHOBERT (Abbé Max), *Neuville, Châtellenie royale*, Neuville : société archéologique de Neuville, 1970.
- Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre-le-vif de Sens*, par Geoffroy de Courlon, éd. G. Julliot, Sens : Ch. Duchemin, 1876.
- COLLECTIF, *Châteauneuf-sur-Loire. Le château révélé*, Châteauneuf-sur-Loire : musée de la marine de Loire, 2010.
- COLLECTIF, « Mez-le-Maréchal. Le Louvre du Gâtinais », *Revue d'histoire du Gâtinais*, n° 169, janvier 2017 (numéro spécial).
- CORVISIER (Christian), *Les grosses tours de plan circulaire ou centré en France avant 1200*, thèse de l'université Paris I sous la direction du professeur Léon Pressouyre, janvier 1998 (en ligne sur <http://corvisier.mesqui.fr/Page-d-accueil/indexfran.htm> au 3 mai 2017).
- CORVISIER (Christian), « Les Shell-keeps ou donjons annulaires, un type architectural anglo-normand ? », *Bull. trim. de la soc. géologique de Normandie et des amis du Museum du Havre*, t. 84 : actes des rencontres « La Normandie et les échanges », année 1997, p. 71-82.
- CORVISIER (Christian), « Fontenay-Trésigny, château royal et Sainte-Chapelle du Vivier », *Congrès archéologique de France*, 174^e session, 2008-2014, p. 143-168.
- CRÉPIN-LEBLOND (Thierry), « Le domaine du Tortoir (Abbaye de Saint-Nicolas-aux-Bois) », *Congrès archéologique de France, Aisne méridionale*, 1990, p. 673-687.
- DESCHAMPS (Marie-José), *Vitry-aux-Loges. Promenade autour du Plessis*, Histoire locale ACT, Mairie de Vitry-aux-Loges, 2002 (Arts, Culture et Traditions, br. n° 3).
- DOMET (Paul), *Histoire de la forêt d'Orléans*, Orléans : Herluison, 1892.
- DOINEL (Jules), *Inventaire sommaire des archives départementales du Loiret antérieurs à 1790*, t. 1 (Série A n° 1-1 799) ; t. 2 (séries A n° 1 800-2 200 et B n° 1-1 535) ; t. 3 (série B. n° 1 536-3 025), Orléans, 1878-1886-1900.
- DUPUIS (M.), « Église et château de Boiscommun », *Bulletin de la société archéologique et historique de l'Orléanais*, 1854, p. 24-29.

- FAWTIER (Robert-Henry), *Comptes royaux (1285-1314)*, vol. 2, *Comptes particuliers et comptes spéciaux ou extraordinaires*, Paris : Imprimerie nationale, 1954.
- FOUCHER (Jean-Pascal), « Le palais de Pierre de la Broce à Châtillon-sur-Indre », *Bulletin monumental*, t. 168, p. 39-74.
- FOURQUIN (Guy), *Le domaine royal en Gâtinais d'après la prise de 1332*, Paris, SEVPEN, 1963 (Centre de recherches historiques, les hommes et la terre, VII).
- GÉNÉALOGIES ORLÉANAISES : Chanoine Robert HUBERT, *Généalogies orléanaises des familles ayant habité la province de l'Orléanais ou s'y rattachant indirectement*. Manuscrit du XVII^e siècle conservé à la Médiathèque d'Orléans, ms. 608-615. Accessible en ligne.
- GUÉRARD (Benjamin), *Polyptique de l'Abbé Irminon*, Paris : Imprimerie royale, t. 1, *Prolégomènes*, 1844.
- HAGOPIAN VAN BUREN (Anne), « Reality and Literary Romance in the Park of Hesdin » in : *Medieval Gardens*, publ. Elisabeth B. MacDougal. Washington D.C. : Dumbarton Oaks trustees for Harvard University, 1986, p. 115-134.
- HAYOT (Denis), *L'architecture fortifiée capétienne au XIII^e siècle (1180-1270)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art soutenue sous la direction de Dany Sandron, université Paris IV Sorbonne, 2015.

Itinéraires royaux :

- « *Regum mansiones et itinera* », *Recueil des Historiens de France*, t. 21, p. 406-512 (Louis IX : p. 408-423 ; Philippe III : p. 423-430 ; Philippe IV : p. 430-464 (sans objet depuis la publication du volume d'Élisabeth Lalou ; Louis X : p. 464-466 ; Philippe V : p. 467-486 ; Charles IV : p. 486-498 ; Addenda et index, p. 498-512).
- « *Excerpta e rationibus ad mansiones et itinera regum spectantia* », *Recueil des Historiens de France*, t. 22, p. XXV-XLII (index des lieux de séjour cités dans les t. 21 et 22).
- LALOU (Élisabeth), BAUTIER (Robert-Henri) (dir.), (reprise d'un manuscrit de Robert Fawtier, avec la collaboration de François Maillart), *Itinéraire de Philippe le Bel (1285-1314)*, Paris : Institut de France, 2007, 2 vol. (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. 37).
- THOISON (Eugène), *Les séjours des rois de France dans le Gâtinais (481-1789)*, Paris-Orléans, 1888 (Documents publiés par la Société historique et archéologique du Gâtinais).
- VIARD (Jules), « Itinéraires de Philippe VI de Valois », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1913, t. 74, p. 74-128 ; 1923, t. 84, p. 166-170.
- PETIT (Ernest), « Les séjours de Charles V (1364-1380) », *Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, 1887, p. 197-266.
- JARRY (Louis), *Histoire de l'abbaye de la Cour-Dieu (1118-1793)*, Orléans : Herluison, 1864.
- LAGARDE (Bruno), *Nibelle du XI^e au XIV^e siècle*, Chez l'auteur, 2011.
- LALOU (Élisabeth), « Le vocabulaire des résidences royales en France sous le règne de Philippe le Bel (1285-1314) » in : RENOUX (Annie) (dir.) *Palais royaux et princiers au Moyen Âge*, Le Mans : publication de l'université du Maine, 1996, p. 45-46.
- LALOU (Élisabeth), « Entre chambre et forêt : comment peut-on vivre dans un château en 1300 » in : *Des châteaux et des sources : archéologie et histoire dans la Normandie médiévale - Mélanges en l'honneur d'Anne-Marie Flambard Hérichers*, Rouen : PURH, 2008, p. 275-282.
- LUCHAIRE (Achille), *Études sur les actes de Louis VII*, Paris : Picard, 1885. (Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers capétiens. Mémoires et documents).
- MAULDE (René de), « Notes historiques sur l'ancien prieuré de Flotin, dans la forêt d'Orléans », *Mémoires de la société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, t. 12, 1869, p. 79-150.

Châteaux et chasses royales dans les forêts de l'Orléanais

- MAULDE (René de), *Étude sur la condition forestière de l'Orléanais au Moyen Âge et à la Renaissance*, Orléans : Herluison, 1871.
- MESQUI (Jean), « Les travaux effectués dans les châteaux de Louis d'Orléans à l'intérieur de son duché », *Bulletin de la société archéologique et historique de l'Orléanais*, n. série, t. 8, 1980, n° 54, p. 1-36.
- MORIN (Dom Guillaume), *Histoire générale des pays du Gâtinais, Sénonois et Hurepois*, Paris : veuve Pierre Chevalier, 1630.
- PATRON (Abbé), *Recherches historiques sur l'Orléanais*, Orléans : Blanchard, Herluison, Vaudecraine, Séjourné, Gatineau, 2 vol., 1870-1871.
- PERRAULT (Christophe), TOURNADRE (Franck), « Étude et interprétation des charpentes du château de Châtillon-sur-Indre », *Bulletin monumental*, t. 168, 2010, p. 95-97.
- PERRAULT (Christophe), *Datation par dendrochronologie : grandes salles et écuries du château de Châteauneuf-sur-Loire (Loiret)*, rapport du laboratoire CEDRE. Besançon, 2010 (consultable à la DRAC Centre).
- PIGE (Frédéric), *Histoire du château de Montargis au XIX^e siècle (1785-1898)*, Châtillon-sur-Loing : éditions de l'Écluse, 2012.
- PROU (Maurice), « Les coutumes de Lorris et leur propagation aux XII^e et XIII^e siècles », *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, 1884, p. 139-209, 267-320, 441-457.
- PROU (Maurice), « Concession des coutumes de Lorris aux habitants de Nibelle en 1174 », *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, 1904, p. 747-752.
- QUICHERAT (Jules), « Du lieu où mourut Henri I^{er}. Histoire de Vitry-aux-Loges », *Mémoires de la société archéologique de l'Orléanais*, t. 2, 1853, p. 1-17.
- Recueil des chartes de l'abbaye Saint-Benoît-sur-Loire*, réunies et publiées par Maurice Prou et Antoine Vidier, 2 vol. Paris : Picard, 1907-1912.
- ROCHER (Abbé), *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Benoît-sur-Loire*, Orléans, 1865.
- STEIN (Henri), « Recherches sur quelques fonctionnaires royaux des XIII^e et XIV^e siècles originaires du Gâtinais », *Annales de la société historique et archéologique du Gâtinais*, 1902, t. 20, p. 1, p. 192.
- STEIN (Henri), « Une ancienne description du château de Montargis », *Annales de la société historique et archéologique du Gâtinais*, t. 36, 1922, p. 97-101.
- STEIN (Henri), « Château de Mez-le-Maréchal », *Congrès archéologique de France*, t. 93, 1930, p. 233-241.
- TARTARIN (Dr. E.), « Histoire généalogique des seigneurs de Soisy ou Choisy-aux-Loges (1180-1646) », *Mémoires de la société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. 27, 1898, p. 207-330.
- TOURNADRE (Franck), *Les façades du château de Châteauneuf-sur-Loire (Loiret). Étude archéologique*, rapport du cabinet ARCADE. Tours, 2010 (consultable à la DRAC Centre).
- TOURNADRE (Franck), *Les caves médiévales du château de Châteauneuf-sur-Loire (Loiret) - Étude archéologique*, rapport du cabinet ARCADE. Tours, 2010 (consultable à la DRAC).
- TOURNADRE (Franck), « Châteauneuf-sur-Loire. Découvertes inédites sur la grande salle du château », *Bulletin monumental*, 2010, t. 168, p. 374-378.
- TOURNADRE (Franck), « Les travaux de Philippe IV le Bel au château de Châteauneuf-sur-Loire : les premiers apports de l'archéologie du bâti » in : *Châteaux en Val de Loire. Chantiers et découvertes*, Tours : Presses universitaires François Rabelais, 2016, p. 42-55.
- VAUZELLES (Ludovic de), *Histoire du prieuré de la Magedeleine-lez-Orléans*, Paris : J. Baur ; Orléans : Herluison, 1873.

Nicolas Faucherre, Introduction

Jean-François Boyer, « Palais en mouvement » :
l'exemple du royaume carolingien d'Aquitaine

Tristan Martine, Des mobilités contraires ? La naissance du nomadisme châtelain
dans la Lotharingie méridionale des ^x^e et ^{xi}^e siècles

Fanny Madeline, Logistique et approvisionnement
des demeures royales en Angleterre au ^{xii}^e siècle

Marlène Poirier, Hiérarchisation des demeures seigneuriales et nomadisme
chez les seigneurs des Baux aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles

Vianney Muller, La mobilité des seigneurs de Neuchâtel-Bourgogne (^{xiii}^e-^{xvi}^e siècle)

Charles Kraemer, Des grandes déambulations aux voyages fantasmés :
les princes de Bar en mouvement, du ^{xii}^e au ^{xvi}^e siècle

Matthieu Pinette, Le château de Germolles : l'organisation d'une résidence
de Marguerite de Flandre

Victorien Leman, Mobilités et villégiatures princières :
l'exemple des ducs Valois de Bourgogne (1363-1477)

Hervé Mouillebouche, La cour ducale à Dijon aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles
Préparations, installations et départs

Florentin Briffaz, Le nomadisme châtelain des sires de Thoire-Villars au miroir des
registres de comptes. Pratiques seigneuriales et culture nobiliaire au ^{xiv}^e s.

Daniela Cereia, Les réseaux d'eau et de terre
et les déplacements de la cour de Savoie (fin du ^{xiv}^e - début du ^{xv}^e siècle)

Alain Kersuzan, « Le prince arrive, faisons le ménage... »

Jean-Michel Poisson, L'installation et la résidence des officiers châtelains
dans les châteaux comtaux et savoyards au ^{xiv}^e siècle

Emmanuel Litoux, Maîtrise d'ouvrage et itinérance :
les chantiers angevins du roi René (1434-1480)

Yves Coativy, D'un château l'autre.
Le nomadisme châtelain des ducs de Bretagne aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles

Jean Mesqui, Châteaux et chasses royales dans les forêts de l'Orléanais au Moyen Âge
Le nomadisme résidentiel et ses effets sur l'activité castrale

Alain Salamagne, Louis XI, le roi itinérant (1461-1483)

Bruno Benz, Les voyages de Marly sous Louis XIV

Pierre Schœffler, Le détenu nomade, ou la gestion des prisonniers
lors de l'itinérance du châtelain et de sa cour

Michel Huynh, Une approche matérielle du voyage des princes

Monique Chatenet, Conclusion. L'itinérance à la cour de France au ^{xvi}^e siècle

ISBN : 979-10-95034-08-7



9791095034087

35 €



Édité par le centre de castellologie de Bourgogne
Château de Bellecroix, 71150 Chagny, 2017
www.cecab-chateaux-bourgogne.fr

Couverture : Chanson de Girard de Roussillon ; Flandre, vers 1453
Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, codex 2 549